



choisir

revue culturelle
n° 555 – mars 2006

Religions :
cohabiter



*O Dieu, aide-moi à prier,
et à élever mes pensées vers Toi,
seul je ne peux le faire.
En moi, tout est sombre,
mais en Toi est la lumière.
Je suis seul, mais Tu ne m'abandonnes pas,
le secours est en Toi ;
je suis inquiet, mais la paix est en Toi.
En moi habite l'amertume,
mais en Toi la patience ;
je ne comprends pas Tes voies,
mais Toi Tu connais mon chemin !
Esprit saint, donne-moi la foi
qui sauve du désespoir et de la tentation.
Donne-moi l'amour de Dieu et des hommes
qui efface toute amertume et toute haine ;
donne-moi l'espérance
qui délivre de la peur et du découragement.*

Dietrich Bonhoeffer



choisir

n° 555 - mars 2006

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Thierry Schelling s.j., rédacteur
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Étudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 4 : C.O.E
p. 14 : Cork
p. 22 : www.bonhoeffer.ch
p. 30 : Rose Serra
p. 31 : Mario Del Curto

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Cuisante leçon <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Drapeau blanc <i>par Luc Ruedin</i>	
Spiritualité	9
Le Cénacle humilié <i>par Jerry Ryan</i>	
Religions	13
Appartenance multiple <i>par Thierry Schelling</i>	
Religions	17
La liberté religieuse en Turquie <i>par Othmar Oehring</i>	
Portrait	21
Dietrich Bonhoeffer <i>par Clemens Locher</i>	
Société	25
Aux sources des droits humains <i>par le Centre vaudois de formation permanente de l'Eglise catholique</i>	
Cinéma	29
Ecrans de la foi <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	31
Jeux de séduction <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	34
Le dernier lys : Charles de Foucauld <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	37
Une histoire en mouvement <i>par Joseph Hug</i>	
Bloc-notes	44
Mozart, à la vie, à la mort <i>par Christophe Büchi</i>	

Cuisante leçon

Des caricatures stupides, un rédacteur en chef irresponsable, et voilà le monde qui s'enflamme. Il est vrai que le feu a couvé trois mois avant d'éclater, le temps pour que des mouvements et des gouvernements saisissent l'occasion de se tailler une légitimité religieuse auprès de leurs populations en exploitant tapageusement les vignettes incriminées. Fanatisées, les foules se sont mises en mouvement, les représentations diplomatiques du Danemark, de la Norvège et de l'Union européenne ont été incendiées, des prédicateurs en délire ont appelé au meurtre, à l'anéantissement de l'Europe, à trancher des gorges. Ces excès n'ont réussi qu'à conforter les apprentis sorciers dans leur bêtise. Invoquant à grands cris la liberté de presse, ils sont montés aux barricades pour défendre les « acquis fondamentaux de la société démocratique ». Non contents de justifier la publication des caricatures incriminées, des médias se sont empressés de jeter de l'huile sur le feu en les reproduisant à leur tour. C'était faire preuve d'un manque de responsabilité notoire et d'une belle ignorance de ce qu'est la liberté d'expression.

Le conflit n'oppose pas l'Islam à l'Occident, comme on l'a trop dit. La ligne de démarcation passe à l'intérieur des deux camps, entre ceux qui confessent raisonnablement leur foi, qui affirment avec calme ce qu'ils croient et ce pour quoi ils s'engagent, et qui reconnaissent ce même droit aux autres, et ceux qui militent en faveur de principes abstraits et absolus, inspirés par une conception totalitaire de la société, et qui refusent tout espace de liberté à d'autres croyances. Dans le cas particulier, l'intolérance des mouvements islamistes donnent la réplique à une conception tout aussi intolérante de la liberté d'expression. Il ne reste qu'à renvoyer dos à dos les caricaturistes irresponsables et leurs fanatiques adversaires.

Il ne s'agit pas de ressusciter l'Inquisition ni d'instaurer la censure, mais d'en appeler à la responsabilité de ceux qui disposent des moyens d'influer sur l'opinion publique. Une liberté n'est jamais un absolu ; chaque liberté s'arrête là où commence celle d'un autre. Se réclamer de la liberté d'expression en lançant des slogans simplistes pour justifier n'importe quel propos ou manifestation journalistique,

littéraire ou artistique ne suffit pas. Son exercice exige un minimum de responsabilité, la maturité suffisante pour tenir compte de tout un faisceau de circonstances concrètes dont le sentiment religieux est une des composantes essentielles. Dans la mesure où celui-ci détermine l'identité d'une personne, son destin, son rapport à l'au-delà, son sens de l'histoire et sa survie, il fonde le droit d'adhérer à une religion et de l'exercer publiquement, aussi longtemps qu'elle ne trouble pas l'ordre public. Y attenter constitue une agression inadmissible. Les journalistes qui ont publié les caricatures incriminées et ceux qui les soutiennent l'ont oublié.

Sécularisée à l'extrême, la société occidentale a expulsé le sentiment religieux de l'espace public comme une exhibition inconvenante et l'a relégué dans le domaine strictement privé. Défendre une croyance religieuse, arborer publiquement un symbole religieux, manifester des convictions morales inspirées par des principes religieux sont désormais interprétés comme les symptômes du fanatisme. À l'inverse, plaisanter sur la religion, tourner en ridicule les Églises, leurs rites et leurs symboles, se moquer des fondateurs et des dignitaires religieux, particulièrement s'ils sont catholiques, devient le signe d'un esprit libre et ouvert. En acceptant sans broncher toutes sortes de plaisanteries, de propos blessants, de caricatures et de spectacles qui tournent en dérision leur religion, les chrétiens ont vilipendé leur propre dignité. Leur manque de courage pour exiger le respect de leur foi et de leurs pratiques ont favorisé le développement d'une culture de la critique, de l'ironie et de la dérision qui n'épargne rien ni personne, surtout pas les réalités religieuses. Leur poltronnerie est en partie responsable du climat qui a permis au conflit actuel d'éclater. Faut-il que se soient d'autres croyants qui leur rappellent qu'on ne plaisante pas avec les convictions religieuses d'une personne ou d'un groupe ? La réaction est saine et la leçon cuisante, même si l'ampleur et la nature des protestations la discréditent.

Pierre Emonet s.j.



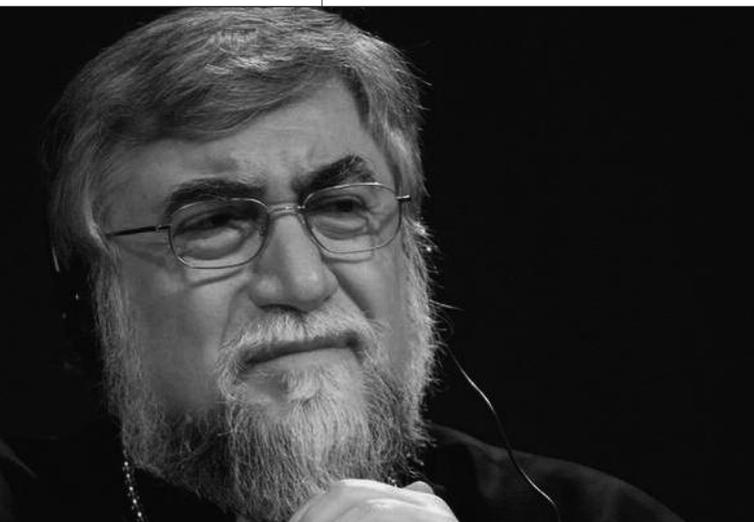
■ Info

Unité des chrétiens

La 9^e Assemblée du Conseil œcuménique des Eglises (COE), qui se déroule tous les 7 ans environ, a eu lieu à Porto Alegre, au Brésil, du 14 au 23 février, sur le thème *Transforme le monde, Dieu, dans ta grâce* ; 700 délégués officiels, représentant 340 Eglises et communautés ecclésiales affiliées au COE, y ont participé, ainsi que des représentants d'Eglises non-membres. La délégation catholique a été conduite par Mgr Brian Farrell, secrétaire du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens.

« Alors que le XX^e siècle était dominé par la confrontation entre différents courants idéologiques, la question des identités émerge comme l'un des traits caractéristiques du XXI^e siècle », a déclaré le pasteur Kobia, secrétaire général du COE. Le dialogue interreligieux a été ainsi l'une des priorités à l'ordre du jour de l'Assemblée. L'œcuménisme n'a pas été oublié pour autant. Le catholicos Aram 1^{er} de l'Eglise apostolique arménienne, alors

Aram 1^{er}



président du Comité central du COE, a insisté sur la nécessité d'une coopération œcuménique entre l'Eglise catholique romaine et le COE : « L'unité visible devrait être au centre de tout ce que nous faisons. »

■ Info

Eglises opposées à Bush

Les Eglises américaines, toutes confessions confondues, hormis les baptistes du sud et plusieurs Eglises évangéliques et pentecôtistes proches de l'administration fédérale, s'en prennent de plus en plus violemment à la politique du gouvernement Bush. Ainsi, par exemple, le Conseil national des Eglises des Etats-Unis a appelé le gouvernement américain à fermer le centre de détention de Guantanamo Bay, après la publication du rapport des Nations Unies recommandant sa clôture immédiate. Ou encore, le 18 février passé, à Porto Alegre, une lettre des Eglises des Etats-Unis membres du Conseil œcuménique des Eglises a été lue devant l'Assemblée du COE. Les Eglises américaines y déclarent que suite aux attaques terroristes, la communauté internationale a invité les Etats-Unis à une solidarité plus grande « avec ceux qui souffrent au quotidien de la violence ». Au lieu de cela, ces derniers ont répondu par un projet « impérialiste », dont le but était de « préserver et de contrôler leurs propres intérêts nationaux ». Les Eglises américaines reconnaissent avoir échoué à élever une « voix prophétique et persistante » pour détourner « leurs responsables politiques du chemin de la guerre préventive en Irak ».

 ■ Info

Vatican-Turquie

Le pape Benoît XVI se rendra en visite en Turquie du 28 au 30 novembre 2006. La confirmation officielle par Ankara a eu lieu quelques jours après l'assassinat du Père Andrea Santoro, le 5 février dernier, par un jeune homme de 16 ans, à Trébi-zonde (Anatolie). Le Père Santoro, 60 ans, y exerçait son ministère depuis cinq ans et travaillait au dialogue entre chrétiens et musulmans. Le 25 janvier dernier, il avait demandé le soutien du président de la région du Latium, Piero Marrazzo, pour son projet d'un Centre de dialogue interculturel et interreligieux et d'une bibliothèque avec trois sections - judaïsme, christianisme, islam - de façon à « dépasser les distances, les préjugés, les ignorances entre mondes culturels, ethniques et religieux différents ».

Son assassinat est à placer dans le contexte des émeutes internationales déclenchées par les caricatures du prophète Mahomet. Depuis le début de la crise, des prêtres catholiques en mission en Turquie ont été la cible de fondamentalistes musulmans. Après l'assassinat du Père Santoro, c'est le Père Martin Kmetec qui a été agressé à Smyrne aux cris d'« Allah Akbar ». Ces tensions ont conduit Ankara à fournir une escorte policière aux prêtres. La Turquie ne voulant pas passer pour une terre d'islamisme, les derniers événements ont paradoxalement rapproché Ankara et le Vatican. Jusqu'alors, les autorités turques s'étaient opposées à la venue du pape qui, lorsqu'il était encore cardinal, s'était déclaré critique à l'entrée de leur pays dans l'Union européenne.

Pour le cardinal Kasper, président du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens, il s'agit là d'une bonne opportunité pour le Vatican de demander à la Turquie

de revoir sa politique restrictive en matière de lieux de cultes et de formation religieuse des catholiques. (Voir encore les pp. 17-20 de ce numéro.)

 ■ Opinion

Une encyclique à lire

Attendue avec frénésie par les uns, pré-éditée en bribes par les autres, encore plus impatients, la nouvelle encyclique a fait l'effet d'une rafale rafraîchissante dans la continuité des bourrasques qui frappèrent Rome un certain 8 avril 2005... Aux obsèques du pape polonais, le vent avait refermé l'Évangélaire posé à nu sur le catafalque avec une nette force de conviction, à l'image du défunt. Or *Deus caritas est* semble rouvrir, à ce niveau-là de l'expression du magistère, l'écrin feutré de la Bonne Nouvelle, tant sur la forme que sur le fond...

Benoît XVI reste un éminent professeur de théologie, pétri de sciences bibliques. Sa thématique de fond est : comment comprendre la nouveauté chrétienne de l'amour par rapport à l'usage multiple qui en est fait ? Il argue des résumés didactiques, usant de sa capacité magistrale de condenser l'essentiel en quelques phrases clés, et conduit pédagogiquement ses lecteurs dans ce qu'il appelle souvent « *notre réflexion* » - de lecteur passif, on devient participant à un séminaire d'université...

Une encyclique au phrasé clair, même si académique (invitant à la méditation personnelle de son contenu) et à la brièveté encourageante (une soixantaine de pages aux éditions Saint-Augustin et seulement trente-six notes de bas de page !) : une réussite de concision qui mérite d'être soulignée après vingt-cinq ans du style plus ample du philosophe-poète Wojtyła.

Et c'est un parcours sur l'amour que nous balise le pontife, de Platon à Nietzsche ! Le juste agencement entre l'*eros* et l'*agapè* résulte dans l'affirmation fidèle à la Bible : tous deux sont bons, et c'est leur imbrication qui les rend meilleurs - qui nous rend meilleurs, nous les humains ! Et l'événement Jésus-Christ - mort sur la croix par amour pour l'humanité - « met » l'expérience de l'amour en orbite autour du service des autres, de Dieu et de soi-même - les trois dimensions de la *caritas*. Un peu de la contemplation ignatienne pointe à partir de l'humus augustinien qui imprègne la première partie.

La seconde partie illustre comment l'Eglise vit (et fait vivre) de cette *caritas*. Les organismes d'entraide de l'Eglise et les actes de charité de chaque baptisé(e), tout comme la doctrine sociale de l'Eglise en général, encore trop souvent ignorée, donnent corps et âme à ce qu'aimer son prochain signifie. Voilà une encyclique qu'on a plaisir à goûter !

Thierry Schelling s.j.

■ Info

Surpopulation carcérale

Que les prisons des pays du Sud soient des lieux de misères et de violations des droits humains et que certains pays d'Europe connaissent des problèmes de surpopulation carcérale fait presque partie du paysage. On s'y habituerait s'il n'y avait de temps à autres des révoltes de prisonniers. Et voilà que l'on découvre que le mal atteint la Suisse. Le 20 février, l'Office fédéral de la statistique a indiqué que pour la première fois dans notre pays, la barre de 6000 détenus a été franchie. Sur les 122 établissements carcéraux suisses, 27 affichaient complet et 14 accusaient une suroccupation, le re-

cord allant à la prison de Champ-Dollon (GE) où le taux d'occupation a atteint 162 % en moyenne en 2005. Ce taux reste en revanche inférieur à la moyenne dans les établissements ouverts et semi-ouverts, dans les maisons d'éducation au travail et dans les centres de mesures de contraintes.

La question de la surpopulation des prisons est à mettre en parallèle avec une augmentation de la criminalité. Avec 83 détenus pour 100 000 habitants, la Confédération helvétique reste encore en dessous de la médiane européenne (97 pour 100 000 habitants), mais pour combien de temps ? L'état de certaines prisons de nos voisins italiens ou français est à considérer comme un contre-exemple alarmant, devant nous induire à nous préoccuper sérieusement de la question.

Le commissaire européen Gil-Robles a présenté le 15 février, à Strasbourg, un rapport concernant la France dans lequel il se dit « choqué par l'état lamentable de certaines cellules de détention de police, où les détenus dorment à même le sol, sans rien ». Il regrette que la surpopulation chronique des prisons françaises et l'absence de crédits privent un grand nombre de détenus de leurs droits élémentaires. De son côté, le cardinal Renato Martino, président du Conseil pontifical Justice et Paix, a sévèrement dénoncé les conditions des prisonniers en Italie où la surpopulation carcérale est aussi notoire (70 000 prisonniers pour 40 000 places). Le cardinal a visité des prisons et a affirmé dans le quotidien *Corriere della Sera* avoir vu l'indescriptible. Des cellules pour deux, occupées par six personnes : « Entre les lits, il n'y a même pas la place pour se tenir debout ». Et de s'interroger sur le sens d'une vie « où l'on doit rester allongé ». Le dicastère dont il est en charge prépare un document sur le sujet.

 ■ Info

Un continent assoiffé

Un Africain sur trois n'a pas accès à de l'eau potable et presque la moitié des habitants du continent ont des problèmes de santé à cause de la mauvaise qualité de l'eau. Si les choses ne changent pas d'ici 2010, une vingtaine de pays africains risquent de souffrir de graves carences en eau et des conflits pour le contrôle de cette ressource vitale seront probables. Telles sont les conclusions d'un rapport présenté lors du congrès de l'Association pour l'eau africaine, qui a eu lieu en février à Alger. Paradoxalement, l'eau ne manque pas en Afrique mais seules 4 % des réserves sont utilisées. Pour doubler l'accès des Africains aux ressources hydrauliques, 12 milliards de dollars seraient nécessaires. (APIC)

 ■ Info

Réviser l'assurance-chômage

Travail.Suisse, organisation faîtière des travailleurs, ancien syndicat chrétien, constate que « la Suisse n'a pas un problème de chômage mais d'emploi ». « L'économie suisse se porte bien, les entreprises engrangent des bénéfiques records, les carnets de commande sont pleins et la croissance économique atteint la barre des 2 % », mais cela n'a pas de répercussion sur le marché de l'emploi. Le taux de chômage a passé de 3,8 % fin 2005 à 3,9 % en janvier 2006 (il n'a jamais été aussi élevé chez les jeunes) et la dette de l'assurance-chômage s'alourdit.

Travail.Suisse appelle donc à une révision de la loi sur l'assurance-chômage, qu'il juge dépassée car conçue pour une

moyenne d'environ 100 000 chômeurs. Or notre pays recense aujourd'hui plus de 150 000 chômeurs.

 ■ Info

Se passer du pétrole

La Suède, qui a la chance de disposer d'une grande palette de sources d'énergies, a décidé de devenir, d'ici 2020, le premier pays à éliminer le pétrole comme combustible. Actuellement, les énergies renouvelables constituent 26 % de son approvisionnement en énergie. Ce projet de renoncement au pétrole est en phase de réalisation et sera remis au Parlement d'ici quelques mois. « Libérer notre pays des combustibles fossiles nous procurera d'énormes avantages, à commencer par la réduction de l'impact des fluctuations des prix du pétrole, qui ont triplé depuis 1996 », a déclaré Mona Sahlin, ministre du développement durable.

D'autres pays travaillent dans le même sens. L'Islande, par exemple, a l'avantage de disposer d'importantes ressources géothermiques et espère doter son parc automobile et de navires de moteurs à hydrogènes d'ici 2050.

Drapeau blanc

Il avait fait les 400 coups. Que s'était-il passé ? Le remords ? L'envie de voir son père ? Le repentir ? Peu importe. Il était revenu au village. A son père, il avait rendu visite. Une longue attente, une angoisse diffuse au plexus : et s'il ne me pardonnait pas... Introduit dans ce salon qu'il connaissait si bien, il avait entendu ces paroles : « Reviens demain. Si tu vois un drapeau blanc accroché aux branches du pommier du jardin, tu sauras que je t'ai pardonné. Sinon passe ton chemin... » L'angoisse. Il n'avait pas dormi de la nuit. Au petit matin, il était allé chercher son meilleur ami : « Je n'ai pas le courage d'y aller seul. » Son camarade avait pris le volant. Au tournant, alors que la voiture s'engageait sur le chemin qui longeait le jardin paternel, il avait fermé les yeux. « Alors, y a-t-il un drapeau blanc ? » avait-il demandé. « Non, il n'y en a pas un, lui avait répondu l'ami, il y en a des milliers... »

Je peux bien faire les premiers pas, risquer l'aventure de renouer une relation que je sais avoir blessée, m'avancer vers l'offensé conscient de ma faute et voulant réparer l'outrage, je reste à la merci de l'autre. C'est ainsi. Le signe que se joue là quelque chose de vital ? La peur que le pardon soit refusé. Ainsi, lorsque je demande sincèrement pardon, puis-je m'empêcher de trembler à la perspective d'un refus ? Me savoir dépendre de la réponse de l'autre, n'est-ce pas le signe d'une humilité assumée qui reconnaît son manque ?

Si nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est à la ressemblance de l'Amour qui est relation parfaite que nous sommes appelés. Et c'est bien parce que la relation nous fonde,

qu'elle est vitale. Dévitalisés donc sommes-nous lorsque nous en avons perdu le goût, lorsque à force de ruptures, l'image de Dieu que nous sommes disparaît sous les coups de la haine, de la division, de l'exclusion. Disparue, elle n'en est pas pour autant annihilée. Pourrions-nous vivre sans Amour ? Des traces demeurent qui invitent à la conversion et donnent la force de revenir au village.

Demander pardon est toujours un risque car le vrai pardon est « un événement daté qui advient à tel ou tel instant du devenir historique ; le vrai pardon... est un don gracieux de l'offensé à l'offenseur ; le vrai pardon est un rapport personnel avec quelqu'un ».¹ Ni usure temporelle - avec le temps tout ne s'arrange pas ! - ni oubli - comment oublier ce qui tue la vie ? - ni compréhension - on peut comprendre l'erreur ; certes, mais le mal ? - le pardon fait date dans notre histoire. Recréant la relation sans en nier les ruptures, il est un événement qui nous renouvelle et nous redonne le goût de vivre. Surgissant toujours d'un face-à-face, d'un rapport personnel qui nous concerne à l'intime, il nous surprend car il bouleverse notre logique mortifère par ce don qui gratuitement nous justifie et nous réajuste à l'image de Dieu. Empruntant nos propres chemins pour nous laisser être réconciliés par Son Esprit, Dieu nous devance : les mille drapeaux sont toujours et déjà là. A nous de les voir et de les porter au devant des autres.

Luc Ruedin s.j.

1 • **Vladimir Jankélévitch**, *Le pardon*, Aubier Montaigne, Paris 1967, p. 12.

Le Cénacle humilié

Une porte d'entrée sur le mystère

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (Etats-Unis)
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

Le Mont-des-Oliviers surplombe le Mont-Sion d'une centaine de mètres environ. La vallée du Cédron les sépare. Au pied de la montagne se trouve l'église orthodoxe de la Dormition de la Vierge, enfouie dans une grotte, silencieuse et sombre, discrète et priante. Toujours au pied de la montagne, mais plus au sud, se dresse une église plus moderne, la basilique des Nations, sur le site traditionnel de Gethsémani. On dit qu'une demi-douzaine d'oliviers situés sur le patio de la basilique furent témoins de la nuit d'agonie de notre Seigneur, lorsque Dieu ressentit dans sa chair les ultimes terreurs qui nous hantent tous, mortels que nous sommes, et s'aperçut qu'il n'avait pas moins peur que nous.

Plus haut sur le Mont-des-Oliviers, il y a un magnifique monastère russe, dans un style moscovite des plus extravagants ; de hauts murs l'enferment hermétiquement. A mi-chemin du sommet, on trouve l'église franciscaine de *Dominus Flevit* (le Seigneur pleura), d'où s'étend une vue panoramique sur le Mont-Sion et sur l'ancienne Cité de David. Toujours plus haut, se dresse l'église du Pater Noster ; le *Notre Père* y est reproduit dans toutes sortes de langues. A l'approche du sommet, il y a un bâtiment plus récent, une université Mormone où se donnent des concerts de temps en temps. Enfin, au sommet, se trouvent un hôtel et plusieurs monastères catholiques.

Lorsqu'on regarde du haut du Mont-Sion ce pan de la montagne, il paraît tout vert ; de près, il semble propre et bien rangé, presque rural. La branche d'olivier que la colombe rapporta à Noé provient de là d'après la tradition juive. L'énorme cimetière juif qui couvre presque toute la pente sud ressort dans ce paysage, autrement si placide, comme une cicatrice brune et difforme. Rien n'y pousse. Le soleil tape sans merci sur cette terre stérile. Des pierres, de la poussière, des tombes renversées, des ordures partout. On dit que ce terrain a toujours servi de cimetière. Il a été profané cent fois.

Une présence offensée

C'est là le seul signe d'une présence juive sur toute la montagne ; une présence humiliée, regardant, à travers le Cédron, la ville à qui furent faites tant de promesses, dont si peu semblent tenues. Voici la ville qui lapida ses prophètes et crucifia son Messie, entourée de murs turcs, couronnée du dôme du noble sanctuaire ; une Jérusalem pleine d'églises et de mosquées, où rien ne reste au peuple juif sauf un mur où pleurer. L'« autre Jérusalem », la ville moderne hors des murs, est artificielle, vit dans un autre siècle. Le cœur même de l'héritage d'Israël sont le Mont-Sion et la Cité de David. Les Gentils se les sont appropriés.

L'état de délabrement prononcé du cimetière juif de Jérusalem et du Cénacle peut être vécu comme une humiliation par les juifs et les chrétiens : la toute-puissance de Dieu y semble bien absente... Mais ne serait-ce justement pas dans cette vulnérabilité et ce silence que la voix de Dieu se ferait le mieux entendre ?

Il y a environ 150 000 tombes dans ce cimetière. Parmi elles, on compte, dit-on, les tombes des prophètes Osée, Zacharie et Malachie, et aussi celle d'Absalon, fils de David. La tradition juive affirme qu'au dernier jour, quand sera pleinement révélée la justice, c'est ici que le prophète Ezéchias annoncera la résurrection des morts en sonnant du schofar. L'alliance sera accomplie, la face de la terre renouvelée.

D'après le prophète Zacharie, la montagne se fendra en deux, de l'est à l'ouest, ce qui annoncera le retour final de Yahvé et de tous ses saints et la transformation de la Cité sainte. Car c'est sur le Mont-des-Oliviers que la gloire de Dieu se posa lorsque, d'après la vision d'Ezéchias, elle quitta le Temple. Et c'est de l'est qu'elle reviendra à son retour (Ez 43-16). En ce temps-là, les peuples afflueront vers la ville enfin purifiée et glorifiée, pour célébrer la Fête des tentes (Za 14-16) et rendre gloire à Dieu.

Après l'invasion arabe, le Mont-des-Oliviers devint le centre culturel des juifs qui avaient reçu permission de s'établir à Jérusalem. Parmi les rituels célébrés sur le Mont-des-Oliviers, il y en avait un terriblement poignant : une lamentation sur la destruction du Temple, le Saint des Saints, profané et exproprié.

Comble d'ironie, il y avait une ancienne église chrétienne au sommet du Mont-des-Oliviers ; elle marquait le site traditionnel de l'Ascension, ce lieu d'où la gloire incarnée de Dieu quitta cette terre en promettant d'y revenir. C'est aujourd'hui une mosquée.

Que peut ressentir un juif pieux lorsqu'il contemple ce pathétique spectacle d'un cimetière profané, criant son besoin de la résurrection des morts ? Une douleur aiguë ? De la colère ? Un sentiment personnel d'humiliation pour celle subie par ses ancêtres ? Lui serait-il possible de trouver au fin fond de son

cœur une sorte de consolation dans le fait que chrétiens et musulmans, ces intrus, se considèrent, chacun à sa façon, descendants d'Abraham ? Dans le fait qu'ils n'auraient jamais existé sans la promesse faite à leur père dans la foi, si bien que même pour eux, le salut vient des juifs ? Jésus était un juif pieux. Il prédit le destin de la Ville sainte et pleura sur Jérusalem.

Le Cénacle

L'humiliation du Cénacle est plus discrète. A l'encontre de la plupart des sites chrétiens dans la vieille ville, l'emplacement du Cénacle est bien attesté. L'évêque Epiphane (310-403), Palestinien de naissance, s'appuyant sur des documents du II^e siècle, déclare qu'« Hadrien... trouva la ville rasée jusqu'au sol et le Temple détruit et foulé aux pieds ; seules quelques maisons avaient été épargnées, ainsi qu'une petite église des chrétiens qui avait été construite à l'endroit où les disciples s'étaient retirés au Cénacle, après que le Seigneur fut monté au ciel, du Mont-des-Oliviers. »

La communauté chrétienne qui s'était réfugiée à Pallas en 66, avant la première révolte juive, a dû certainement revenir au lieu qui avait servi de centre à la première communauté et qui était la « chaire » de saint Jacques, premier « évêque » de Jérusalem. C'est là que l'eucharistie avait été instituée, que le Christ ressuscité était apparu et que le Saint-Esprit était descendu. C'est bien la mère de toutes les églises dans le sens le plus fort du terme.

L'église qui fut construite autour du Cénacle s'appelle tout simplement l'église du Mont-Sion. Etonnement, le Cénacle semble avoir survécu physiquement aux vicissitudes des nombreuses occupations de Jérusalem. Les croisés y trou-

vèrent une chapelle à deux étages, la chambre haute étant associée aux événements du jour de la Pentecôte, la chambre basse au lavement des pieds et à l'apparition du Ressuscité.

Cette église a été détruite mais la chambre haute est toujours là. Elle est divisée en deux : la pièce où se passa la Cène et l'ancienne chapelle du Saint-Esprit où on dit que la Pentecôte eut lieu.

Le destin de la chambre basse est vraiment bizarre. On raconte qu'à la suite de l'effondrement d'un mur vers 1167, on y découvrit des tombes somptueusement décorées qui furent identifiées comme celles de David et de Salomon. Cette attribution est fort douteuse car des sources plus anciennes situent la tombe de David ailleurs ; aussi désigne-t-on généralement ce tombeau comme « la fausse tombe du roi David ». Les croisés construisirent un cénotaphe sur ce site ; il est couvert d'une étoffe de velours, brodée de versets provenant des psaumes.

Parce que l'Islam vénère la mémoire du roi David, cette pièce se vit déclarée sanctuaire musulman par les Turcs. En 1523, ce statut fut aussi accordé à la chambre haute dont l'accès devint défendu aux chrétiens.

Pendant des siècles, l'entrée du Cénacle fut donc interdite aux chrétiens, sauf le Jeudi saint et le jour de la Pentecôte, quand les franciscains avaient le droit d'y prier à condition qu'ils n'y célèbrent aucune liturgie. On permet maintenant aux juifs et aux chrétiens de pénétrer dans la chambre basse, dominée par l'immense cénotaphe entou-

ré de cierges. On a l'impression d'y entrer en pleine veillée mortuaire autour d'un cercueil fermé. Quant à la chambre haute, elle n'est redevenue accessible aux chrétiens qu'à la fin du siècle passé. Ce qu'on permet de voir, la chambre de la Cène, n'est qu'une pièce vide, aux murs décorés de motifs arabes, avec des colonnes et une niche indiquant la direction de la Mecque.¹ Quand Jean Paul II se rendit en Terre sainte, en l'an 2000, il reçut la permission (de qui, je n'en sais rien) de célébrer l'eucharistie dans cette chambre pour la première - et dernière - fois depuis plus de 400 ans.

Dans le silence, la voix

Le cimetière juif est activement profané. Le Cénacle l'est, lui, peut-être plus cruellement encore, par omission. Au lieu d'ordures et de tombes renversées, il n'y a rien au Cénacle, seulement le vide, alors que c'est le lieu où le Saint-Esprit renouvela la face de la terre et emplît toutes choses. C'est ici que tout commença, c'est ici que l'Eglise prit naissance, et il n'y a rien à voir.

On pourrait en accuser - non sans raison - l'intolérance des musulmans, le triomphalisme islamique. On pourrait tout aussi bien blâmer la grossièreté des Gentils, venus de loin, pour le pathétique cimetière où les juifs prédestinés à devenir les premiers-nés d'entre les morts attendent le signal de leur résurrection. Mais rien n'arrive en dehors de la providence pédagogique de Dieu qui nous parle toujours à travers les ruines qui nous entourent, échos de sa Parole. Dans le silence de ces ruines, on entend la voix de Dieu de façon très spéciale, proclamant son mystère. La Parole de Dieu, transmise par ses prophètes, puis aux derniers jours par son Fils et par ses témoins, nous entraîne vers un

1 • Dans la chambre basse se trouve une niche très curieuse qui, dans une synagogue, marquerait l'emplacement de la Torah. Mais cette niche, au lieu de faire face au site du Temple, est orientée vers le Saint-Sépulcre. On en a déduit que cette pièce était utilisée par une communauté judéo-chrétienne.

mystère au-delà des mots, vers une expérience qui proclame l'impuissance d'un Dieu-Amour qui préfère être humilié plutôt que de s'imposer.

Il nous faut des signes de son triomphe présent, de son triomphe final pour nourrir notre foi, soutenir notre espérance, exprimer notre amour. Nous avons besoin de l'extase que la beauté sait provoquer. Nous avons besoin de voir honoré, respecté, adoré et obéi celui que nous aimons. Il nous est impossible de vivre sans tout cela, et Dieu certainement s'y complait. Mais il y a quelque chose chez notre Dieu qui ressemble presque à de l'humilité.

Saint Thomas, commentant les Béatitudes, contemple Jésus en train de laver les pieds de ses disciples et s'en étonne. On dirait que Dieu nous traite comme ses dieux à lui, des dieux qu'il sert, à qui il rend un culte. Il nous laisse libre de le traiter comme nous le désirons, ce qui devint plus qu'évident au temps de son incarnation.

Comme il est étrange et triste que nous soyons si pressés de venger ce que nous estimons être des affronts à l'honneur de Dieu (par exemple par des croisades), alors que lui-même refuse de se défendre : il n'a qu'un mode de résistance, sa patience et sa beauté.

Un Dieu impuissant

Le cimetière du Mont-des-Oliviers et le Cénacle giflent tous deux notre Dieu en pleine face. L'un moque de façon obscène la promesse qu'il fit à Abraham et à tous ses descendants ; l'autre proclame qu'au commencement, il n'y avait rien. L'humanité a donc réussi à frustrer les plans de ce Dieu si impuissant, dont la vulnérabilité ne cessera jamais de nous scandaliser.

Il nous est facile de nous accrocher aux signes du triomphe du Royaume de Dieu et de prétendre avoir déjà en notre possession ce que nous ne possédons pas encore. La splendeur des liturgies, la justice sociale, la respectabilité, le témoignage de vies saintes, l'influence de l'Eglise sur la culture, la proclamation de l'Evangile aux pauvres, les œuvres charitables : tout cela est très bon et très nécessaire. Cependant au cœur de tout, rayonne un mystère : celui d'un Dieu qui supplie en silence, qui est toujours en train de ressusciter d'entre les morts mais n'est pas souvent reconnu, qu'on prend pour un pèlerin ou pour un jardinier.

Le Cénacle et le cimetière du Mont-des-Oliviers nous touchent à un niveau bien plus profond de notre foi et de notre espérance - et pas seulement par l'absence de signes, mais par leur contradiction même. Les mystiques nous rappellent que nous devons sacrifier tout soutien visible, émotionnel ou psychologique si nous voulons entrer dans le mystère du Dieu vivant. Ces deux sites humiliés nous invitent précisément à cela, à croire à l'absurde, à espérer au-delà de toute espérance en un Dieu dont le Nom ne peut être prononcé.

Au Cénacle, alors que je regardais autour de moi, dérouter et déçu, j'ai remarqué ce qui semblait être un pigeon posé dans la niche qui indiquait la direction de la Mecque. Ce n'est que bien plus tard qu'il m'est venu à l'esprit de m'informer sur la différence entre un pigeon et une colombe. On m'a répondu qu'ils sont de la même famille et qu'il est pratiquement impossible de les distinguer l'un de l'autre...

J. R.

Appartenance multiple

●●● *Thierry Schelling s.j.*

Aujourd'hui plus qu'hier, le croyant peut choisir ce qui le nourrit au niveau spirituel, tant sur la forme que sur le fond. Ainsi, tout en étant chrétien, par exemple, on peut piocher dans le jardin du voisin : on prend comme lecture de chevet le dernier ouvrage du Dalaï-Lama lors d'un week-end de découverte du Coran dans un monastère bénédictin, où l'on prie au rythme des chants de Taizé !

Aujourd'hui, non seulement on se sent libre du degré d'appartenance à une Eglise - « un peu, beaucoup, passionnément ou pas du tout ! » - mais on peut très bien être chrétien tout en opérant un tri dans la littérature et les rites des autres courants religieux, islamique, juif, bouddhiste, hindou, pour en adopter tel ou tel aspect et s'en nourrir spirituellement. Et on ne parle pas des nouveaux mouvements para-religieux ou pseudo-chrétiens, ou même de l'attraction des sectes en la matière ! Dès lors, on peut appartenir en même temps à une communauté chrétienne et s'abreuver à un autre courant spirituel - en somme, conjuguer en soi l'adhésion à une ou plusieurs religions et/ou spiritualités.

Perte de tutelle

Cette multiple appartenance s'explique par le fait que la religion à laquelle on appartient n'est plus considérée comme un tout cohérent et complet à embras-

ser comme tel (même si ce fut souvent le cas sous la pression ethnique et/ou sociale), mais plutôt comme relative (en relation avec le monde, et donc changeante) et optionnelle (dont les éléments de constitution sont sélectionnables au nom d'une certaine conception de la liberté religieuse individuelle).

Les institutions ont perdu leur tutelle morale *directe* sur la vie de leurs contemporains, même si elles sont tout de même sollicitées pour la célébration des grandes étapes de la vie : naissance, union, mort. Mais l'on souhaite désormais composer sa liturgie au moyen de textes puisés souvent à différentes sources : Khalil Gibran peut ainsi côtoyer Henri Dès et Sidharta Gautama sur les fonts baptismaux ou lors d'une sépulture !

Si les questions que se pose l'humain n'ont pas changé - les origines, le but de la vie, le sens du mal, l'équilibre entre avoir et être...-, les réponses, elles, se trouvent désormais en libre circulation, tant dans les médias que dans nombre de milieux urbains où les religions et autres spiritualités ont planté leurs librairies et leurs bâtiments de prière.

On peut dès lors se poser la question de la légitimité d'une telle forme d'approvisionnement spirituel qui semble glisser vers un *pick-and-choose* pour tisser un patchwork interreligieux personnalisé, plutôt que de prendre un virage centripète vers les sources spirituelles internes à sa propre religion pour en (re)déployer la richesse.

Dans les sociétés occidentales industrialisées où la liberté de religion et sa relégation à la sphère privée de l'individu sont de mise, on peut composer son identité religieuse selon une méthode résumée par l'expression de « spiritualité à la carte ». Quelle est la légitimité d'une telle démarche ? Qu'en dit le magistère ? N'est-ce pas là paradoxalement, une voie possible pour mieux s'enraciner dans sa foi d'origine ?

Selon le magistère

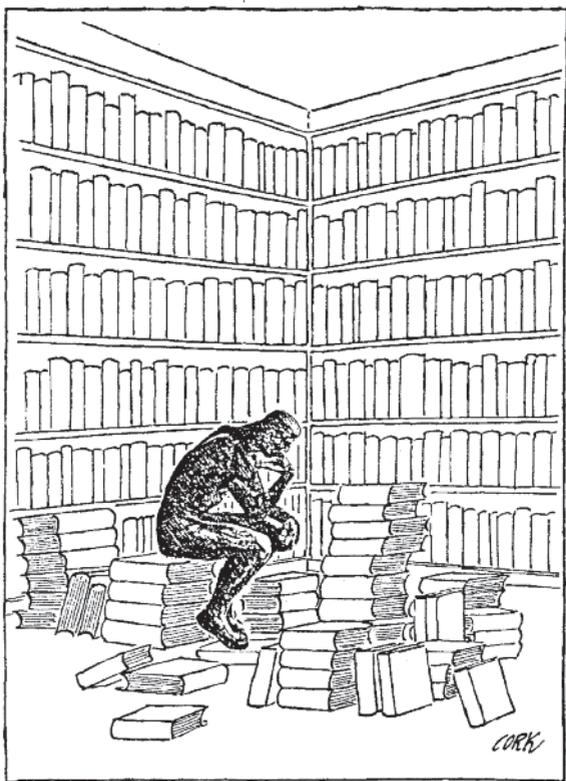
Pour les catholiques, c'est un texte du concile Vatican II, *Nostra Aetate*, qui a ouvert la dynamique interreligieuse. En effet, il y est explicitement écrit que « tout ce qui est vrai et saint » dans les autres religions¹ n'est pas rejeté mais reconnu comme tel. Il exhorte même les fidèles, « avec prudence et charité, par le dialogue et par la collaboration avec ceux qui suivent d'autres religions », à reconnaître, préserver et faire progresser « les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles qui se trouvent en eux » (n° 2).

L'Eglise catholique reconnaît donc que ces religions-là ont valeur de médiation de la vérité - « qu'elles [en] apportent souvent un rayon » (n° 2) - et que leurs rites et doctrines en sont des modes d'expression légitime. C'est pourquoi le

Saint-Siège a publié plusieurs documents au cours du pontificat de Jean Paul II qui vont dans ce sens.

En 1989, la lettre du cardinal Ratzinger à l'épiscopat mondial, intitulée *Orationis formas*, mentionne que « l'on peut prendre ce qui est utile [des méthodes de prière des autres religions], tant que la conception chrétienne de la prière, sa logique et ses exigences ne sont nullement obscurcies » (n° 16). Il y est même reconnu que « les pratiques sincères de la méditation issues des grandes religions non-chrétiennes, qui attirent l'homme d'aujourd'hui qui est divisé et désorienté, peuvent être un moyen adéquat pour l'aider à prier et à s'approcher de Dieu (...). » (n° 28).

En 1993, la Commission internationale pour le dialogue interreligieux monastique (DIM) publie un document² où il est dit que « les formes de méditation, de prière ou de contemplation élaborées hors de la tradition chrétienne [donc dans les autres religions ! n.d.l.r.] ne sont pas *a priori* une menace pour la foi chrétienne. L'histoire de la prière chrétienne l'atteste de fait. » Qui plus est, ces formes de prière sont « positives et ont même permis de développer la mise en œuvre de l'Évangile ». Et de conclure que « la contemplation n'est pas d'autant plus chrétienne qu'elle est moins influencée par l'extérieur », car « ce qui la rend chrétienne est plutôt la façon dont le contemplatif réussit à s'imprégner de l'esprit du Christ ».



1 • Le texte conciliaire parle des religions traditionnelles d'Afrique, d'Asie et des Amériques, du bouddhisme et de l'hindouisme, du judaïsme et de l'islam.

2 • *Contemplation et vie monastique*, un document de la **Commission internationale pour le dialogue interreligieux monastique**, in *La Documentation catholique*, n° 2090, 20 mars 1994, pp. 291-297.

Puis, dans une allocution en date du 3 mars 1999, Francis Arinze, alors président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, souligne la nécessité pour les catholiques de connaître les traditions spirituelles des autres religions et d'y repérer l'œuvre de l'Esprit saint dans « certains de leurs rites ». Même s'il n'explicite pas plus, l'exhortation est claire !

En résumé, les traditions spirituelles des grandes religions recèlent des méthodes et des rites reconnus comme objectivement bons. Certains sont également susceptibles, après un mûr discernement, d'être employés par les catholiques qui s'y intéressent, tant que le but ultime - la rencontre et la prière, personnelles et communautaires, avec le Dieu de Jésus-Christ - est assuré. C'est la triangulation du dialogue entre culture, religion et foi chrétienne qui est en jeu.

Cependant, une claire distinction est opérée par le magistère catholique entre, d'une part, les courants spirituels des grandes religions, et, d'autre part, la religiosité des nouveaux mouvements spirituels. Plusieurs déclarations ont été publiées à cet égard : sur la franc-maçonnerie en novembre 1983, sur les sectes et les nouveaux mouvements religieux en mai 1986, sur le *New Age* et ses corollaires en février 2003.

Le défi est bien plus grand quant à l'approvisionnement spirituel, à la littérature et au rituel de ces mouvements-là, qui vont de l'aromathérapie au zodiaque, des sectes tous azimuts à l'anthroposophie des écoles Steiner ! La prudence, voire le scepticisme à adopter quant à leur validité, réside notamment dans le danger de voir dans ces méthodes des

fins en soi et de les présenter comme absolues ou résolvant (enfin !) *tous* les problèmes et les questions de la vie.

Certaines de ces méthodes (on pense à l'enneagramme par exemple) peuvent être utilisées comme des moyens pour une meilleure connaissance de soi, voire comme des moyens de prière. Cependant, elles ne peuvent nullement être considérées égales en valeur spirituelle et en pérennité historique à la littérature et aux rites issus des religions attestées dans *Nostra Aetate*.

Discernement

Fort de ces orientations, les catholiques sont invités, par exemple, à lire et à prier (pourquoi pas !) avec les poèmes du *Gitanjali* de R. Tagore, dont la force du cri du croyant vers Dieu résonne aussi fort que celle de bien des psaumes vétérotestamentaires ; à se documenter dans la masse des *hadith* (faits et gestes du Prophète Muhammad) pour y étudier les nombreuses similitudes éthiques consonnantes avec des paraboles évangéliques et ainsi découvrir l'intrigante consanguinité sémite des deux milieux ; à pratiquer la méditation zen qui dispose, par exemple, à faire les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola.³

D'un autre côté, il n'est pas suffisant de bien vivre les méthodes et rituels des nouvelles formes de religiosité ; il convient de discerner leur consonance ou non avec la foi chrétienne. Pour le chrétien, par exemple, réincarnation *ou* résurrection de la chair selon le *Credo*, l'égale valeur du corps et de l'âme et non pas l'une au détriment de l'autre, etc.

Dès lors, en lieu et place d'une ambiguë « double ou triple » appartenance, c'est la fidélité ou l'appartenance unique à sa religion originelle qui est prônée, avec, pour ainsi dire, un « pivotement variable ».

3 • Comme pratiquée à Lassalle-Haus de Bad Schönbrunn (Zoug).

Enraciné dans sa foi au Christ, le chrétien a donc la liberté de connaître la spiritualité des autres religions et de voir comment s'en servir. La fin ultime de sa démarche sera cependant de s'ancrer toujours mieux en Christ !

Deux remarques en guise de conclusion. Les chrétiens sont bénéficiaires d'une variété de spiritualités (carmélite, franciscaine, dominicaine, ignatienne, etc.) issues de la Grande Eglise,⁴ dont l'expression culturelle est occidentale, et l'origine, orientale. Leur base reste cependant la spiritualité biblique qui est, elle aussi, double : vétéro- et néotestamentaire. Le chrétien profite ainsi déjà d'une symbiose sélective de plusieurs courants spirituels : juif et hellénistique, oriental et occidental.⁵ Une pluralité culturelle existe donc dans les sources et les formes institutionnalisées de la spiritualité chrétienne.

Alors, que dire du chrétien de l'Inde par exemple, qui est plongé dans la culture et la religion hindoue ? Il est tout simplement irréaliste pour lui de ne pas choisir, avec discernement, des textes de la spiritualité hindoue pour la prière et la liturgie, du moment qu'ils le mènent à enrichir sa foi chrétienne. *Nostra Aetate* l'a déclaré : il y a aussi dans l'hindouisme des valeurs spirituelles que le catholique Indien doit reconnaître, préserver et faire progresser !

De plus, « au cœur du dialogue, [si] le chrétien nourrit naturellement le désir de partager avec son frère de religion différente sa propre expérience du Christ (...), [il] est également naturel que l'autre éprouve un désir analogue à [son] égard. »⁶ Première forme du dialogue spirituel donc, qui, plus fort qu'un arbitraire *patchwork* des sources, devient un approfondissement de son propre héritage religieux face à la diversité de l'autre religion.

Œcuménisme d'abord

A mon sens, le contexte du dialogue œcuménique est le préliminaire indispensable au dialogue interreligieux en général et à l'enrichissement de sa propre spiritualité en particulier. La familiarisation des chrétiens avec les liturgies, les spiritualités et les mystiques des autres Eglises me semble un enrichissement spirituel des plus urgents à réaliser. Qui ne vibre pas à une Sainte liturgie orthodoxe ou ne s'enrichit des œuvres de R. Williams, le primat de la Communion anglicane ? Pourquoi ignore-t-on encore aujourd'hui le déroulement d'un culte réformé ou d'une messe catholique-chrétienne ?

Nous avons le devoir de connaître et de jouir de la richesse intra- et inter-Eglises car « ce qui nous unit est plus grand que ce qui nous sépare ». Nous avons ce devoir, pour que le dialogue interreligieux et l'intérêt pour les spiritualités des autres religions deviennent une démarche d'une religion à expressions variables - la chrétienne - vers une autre religion. Mieux qu'un devoir, nous avons le droit d'entreprendre une telle démarche puisque nos sociétés préservent la liberté religieuse et nos Eglises la défendent. Les jardins de nos voisins les plus proches sont déjà des champs où venir piocher...

Th. Sch.

4 • Comprendre « de l'Eglise d'avant la Réforme ».

5 • Le bréviaire n'est-il pas composé systématiquement de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament ?

6 • *Attitude de l'Eglise catholique devant les croyants des autres religions*, n° 40, 1984.

La liberté religieuse en Turquie

●●● **Othmar Oehring**, Aachen (Allemagne)

Directeur du Bureau des droits de l'homme à Missio Aachen¹

Allez dans n'importe quelle mosquée ou église en Turquie et vous y verrez des gens en train de prier. Une certaine forme de liberté religieuse existe donc. Cependant de sérieux problèmes persistent tant pour les musulmans que pour les membres des autres communautés religieuses. Même si de nombreux Turcs n'apprécient pas l'expression « Islam d'Etat », l'Islam est effectivement organisé par l'Etat en Turquie.

Le problème principal que les communautés religieuses relèvent en Turquie depuis la fondation de la République turque est l'absence pour elles de statut légal. Certains musulmans s'en soucient, tout particulièrement ceux qui appartiennent à des communautés minoritaires, comme les alévis, les chiites et les sufis (officiellement interdits depuis les années '20), mais peu d'entre eux sont prêts à réclamer ouvertement des changements, par crainte d'emprisonnement.

Le système du *millet* sous les Ottomans permettait la reconnaissance de certaines minorités religieuses, et le Traité de Lausanne de 1923 mentionne vaguement le droit des minorités religieuses, mais sans les nommer. Les autorités turques l'interprètent aujourd'hui par le

bas, excluant certaines communautés, telles les catholiques-romains, les syriaques-orthodoxes et les luthériens (même si ces communautés ont trouvé d'autres moyens pour fonctionner).

La loi sur les associations - adoptée par le Parlement en 2004 - ne permet pas non plus la fondation d'associations à but religieux. Ainsi, créer un cercle de discussion religieuse ou même un groupe sur la liberté religieuse est impossible. Certains ordres sufis ainsi que d'autres mouvements islamiques ont été enregistrés en tant que « cercles d'affaires ».

Lieux de culte

La loi sur la construction, entérinée en juillet 2003, rend possible « l'établissement » de lieux de culte, mais elle ne précise pas si cela signifie « construire », « louer » ou « acheter ». Officiellement, n'importe quelle communauté peut bâtir un lieu de culte là où vivent un certain nombre de ses adhérents (c'est l'Etat qui décide si la communauté en question a le nombre requis d'adhérents...). Le ministre de la Justice a déclaré récemment que les communautés religieuses qui veulent établir un lieu de culte doivent adresser leur requête au ministère. Mais comment peuvent-elles le faire si elles n'existent pas officiellement ? Le gouvernement a indiqué aux

Après certaines oppositions, le gouvernement turc a finalement accepté que Benoît XVI se rende en Turquie du 28 au 30 novembre prochain. Cette résistance reflète l'ambivalence du paysage religieux turc. La liberté religieuse y est fortement restreinte. Or l'Europe s'en préoccupe peu. Serait-ce parce que le problème concerne aussi les musulmans du pays et que le système de contrôle mis en place par le gouvernement est perçu comme un moindre mal face au risque d'une islamisation du pays ?

1 • Cet article est tiré de www.forum18.org. (12 octobre 2005). Il a été traduit et raccourci par *choisir*. Vous trouverez l'intégralité du texte traduit sur notre site www.choisir.ch.

Eglises protestantes que les personnes physiques ne peuvent pas demander la désignation d'un bâtiment comme lieu de culte ; par contre, en tant que *Dernek* (société anonyme), une congrégation peut essayer d'acquérir cette reconnaissance juridique et ensuite la désignation d'un lieu de rencontre ou de culte.

Le gouvernement ne veut pas non plus reconnaître l'impossibilité pour les musulmans alévis d'établir officiellement des lieux de culte. Il construit des mosquées sunnites (majoritaires) dans de nombreux villages alévites, mais les alévis ne les fréquentent pas ; au lieu de cela, ils se réunissent dans des *cemevîs* (maisons de rencontre), non seulement en Anatolie centrale mais même à Istanbul. En 2004, le gouvernement a déclaré que ces centres de rencontre ne sont pas des lieux de culte et certains d'entre eux ont été fermés (les rencontres et les services religieux sans autorisation demeurent illégaux, même si la loi est peu claire). Les musulmans qui se rassemblent hors d'une mosquée approuvée sont considérés comme une menace pour l'Etat : la police peut les charger. Par contre, les Eglises protestantes dont les membres se réunissent discrètement dans des immeubles non reconnus comme lieu de culte sont en général tolérées.

Autres restrictions

L'éducation religieuse demeure aussi étroitement contrôlée. Selon la loi, elle doit être assurée par l'Etat, alors que dans les faits ce sont les Eglises qui s'en chargent. Quant aux écoles coraniques, quelques 6000 cours clandestins ont été recensés (de nombreux officiels et membres de la police ont de bons contacts avec leurs organisateurs, notamment sufis).

En général, il est impossible de trouver des établissements d'éducation supérieure ni pour les musulmans ni pour les chrétiens. Les séminaires arménien-apostolique et grec-orthodoxe ont été fermés dans les années '70 et les protestants ne peuvent pas établir de collèges bibliques.² Le clergé et les pasteurs doivent donc se former majoritairement à l'étranger. Les alévis pour leur part ne semblent pas réclamer de collèges religieux car ils sont conduits non pas par des imams mais par des anciens, eux-mêmes initiés par leurs aînés.

Autre problème, les conversions. La loi autorise la conversion d'une foi à l'autre, même à partir de l'Islam. On peut ensuite changer la dénomination de sa foi sur ses papiers d'identité. Cependant la mention de « musulman » facilite le quotidien. Les chrétiens, les bahá'í ou les témoins de Jéhovah trouvent difficilement un emploi, en particulier dans les zones rurales.

Du coup, bien des convertis de l'Islam à une autre foi préfèrent ne pas changer la mention de leur affiliation religieuse sur leurs papiers d'identité (selon des informations fournies en automne 2005 par le Ministère des affaires religieuses, moins de 400 personnes se sont officiellement converties au christianisme lors des dix dernières années, et à peu près 10 au judaïsme).

Une telle pression sociale se ressent encore plus parmi les pauvres. Les membres de la classe moyenne urbaine, convertis de l'Islam à une autre foi, peuvent librement pratiquer leur nouvelle religion. Ainsi, il existe à Izmir une église

2 • Un collège biblique évangélique fonctionne cependant à Selçuk. Il n'est pas reconnu par l'Etat ni même accrédité, mais il fournit depuis plusieurs années un enseignement théologique.

chrétienne où se réunissent pour prier de nombreux jeunes convertis avec niveau universitaire. Par contre, dans les contrées pauvres du pays, se convertir ouvertement et pratiquer une religion non islamique est souvent impossible. Dans l'ancienne région d'Anatolie peuplée d'Arméniens - où se trouvent également des populations d'origine syrienne - de nombreuses familles, non converties en réalité, ont changé officiellement d'identité religieuse, s'inscrivant sous « musulmane ». Leur tentative de pratiquer leur foi chrétienne rencontre de nombreux obstacles. On ne voit, par exemple, aucune église dans ces villes et ces villages, si bien que quiconque veut célébrer un culte chrétien se voit menacé d'être emmené par la police ou de subir des coups.

Surveillance de l'Etat

Les officiels ont des attitudes diverses. Globalement, la bureaucratie kémaliste suit la ligne sécularisée d'Atatürk et se positionne contre tout ce qui est religieux. Il existe cependant une aile nationaliste et chauvine qui professe que tout ce qui n'est pas turc est une menace. La sécurité et les services d'espionnage, avec les puissants militaires, sont à la fois kémalistes et nationalistes. Quiconque est considéré comme non Turc et non musulman sunnite va au devant de sérieux problèmes. Même les Kurdes sunnites.

L'Islam est d'ailleurs contrôlé par la Présidence aux affaires religieuses ou *Diyanet*, qui est dirigé par le bureau du Premier ministre. Certains musulmans contestent ce contrôle étatique, particulièrement ceux des nouveaux groupes tels le mouvement Nurcu, les suleymancis (disciples de Fethullah

Gulen) et des membres de courants sufis.

Toutes les communautés religieuses sont de fait sous la surveillance de l'Etat, qui porte la plus grande attention aux minorités religieuses. Le patriarche œcuménique Bartholomée I^{er} a déclaré que les « murs ont des oreilles » même lorsque l'on parle avec son propre patriarche dans le district du Phanar, à Istanbul. La police visite les églises pour demander qui les fréquentent, quels étrangers les ont visitées et de quoi ils ont parlé. Elle est particulièrement intéressée à savoir quels Turcs s'y rendent. De telles visites dissimulent-elles des menaces ?

Certaines communautés religieuses peuvent convier officiellement des coopérants religieux étrangers. C'est le cas des catholiques, de par le Traité de Lausanne de 1923, même si le gouvernement complice souvent les choses en demandant pourquoi l'Eglise a besoin de tant de prêtres vu le petit nombre de ses ouailles. C'est encore plus difficile pour les communautés protestantes car elles n'existent pas officiellement. Leurs coreligionnaires étrangers se rendent donc en Turquie sous d'autres étiquettes. Le gouvernement, qui les connaît presque tous, du moins les missionnaires, se contente, à quelques exceptions près, de contrôler leurs activités, les laissant libres autrement de leurs faits et gestes.

L'entrée dans l'U.E.

Il est très difficile d'imaginer que d'ici dix ans la société turque puisse changer suffisamment pour permettre une totale liberté religieuse. Des réformes profondes devront être menées afin que la Turquie remplisse les critères définis par l'U.E. à Copenhague : « Etre une démocratie stable qui respecte les

droits de l'homme, l'autorité de la loi et la protection des minorités. »³

Malheureusement, les diplomates des Etats membres de l'U.E. basés à Ankara manifestent peu d'intérêt pour la promotion de la liberté religieuse en Turquie. Il est vrai que la liberté religieuse complète serait probablement accompagnée en Turquie d'un accroissement de l'influence de l'Islam. Le raisonnement suivant est avancé : si la démocratie se développe, les militaires seront empêchés de fomenter un éventuel coup d'Etat, ôtant ainsi tout obstacle aux vues islamistes... C'est peut-être là la raison pour laquelle l'U.E. ne pousse pas plus en avant cette question.

Il n'est pas sage néanmoins de considérer la relation avec la Turquie au travers du spectre de la « guerre-contre-la-terreur ». Il est vital pour l'avenir du pays que la liberté religieuse soit présentée comme une exigence fondamentale de l'U.E., afin que la démocratie turque puisse être renforcée, au point de pouvoir supporter l'hostilité de certains groupes islamiques.

Rôle des Eglises

Les Eglises ont d'ailleurs bien accueilli l'idée de l'entrée de la Turquie dans l'U.E., les négociations laissant envisager d'éventuelles améliorations de vie pour les minorités religieuses. Les Eglises et les communautés religieuses étrangères devraient convaincre leurs gouvernements de promouvoir la liberté religieuse en Turquie, pas uniquement pour leurs coreligionnaires, mais pour tous les habitants, musulmans inclus.

En outre, malgré le manque d'intérêt de l'U.E., les communautés religieuses locales de Turquie doivent prendre les devants. Elles commencent du reste à le faire par le biais des tribunaux. Le

patriarcat œcuménique, qui n'a pas réussi à récupérer, devant la Haute Cour d'Ankara, un ancien orphelinat dont il avait la charge sur une île proche d'Istanbul, a porté le cas devant la Cour européenne des droits de l'homme, à Strasbourg, à laquelle la Turquie est sujette en tant que membre du Conseil de l'Europe.

Les alévis pour leur part ont dit au gouvernement que si on continuait à priver leurs enfants d'éducation religieuse selon leur propre enseignement dans les écoles d'Etat, ils allaient mener le cas en justice devant la Cour européenne. Le rejet de tout statut légal pour les communautés religieuses constitue un autre cas de justice européenne possible.

Il est important de questionner les restrictions imposées par la Turquie en matière de liberté religieuse en se référant à l'article 9 de la Convention européenne des droits de l'homme que la Turquie a signée en 1954. Cet article garantit « la liberté de pensée, de conscience et de religion ; ce droit inclut la liberté de changer de religion ou de croyance, et la liberté, individuellement ou en communauté, en public ou en privé, de manifester sa religion ou sa croyance, quant au culte, à l'enseignement, à la pratique et à l'observance de cette religion ».

C'est cet article de la Convention qui devrait être la base de toute discussion sur la liberté religieuse et non pas le Traité de Lausanne de 1923, avec son approche très restrictive.

O. Oe.

(traduction *choisir*)

3 • A titre d'exemple, le contenu chauvin des programmes d'éducation scolaire, louange constante d'Atatürk et de tout ce qui est turc, devra être modifié.

Dietrich Bonhoeffer

Une vie et une théologie pour un monde non-religieux

●●● **Clemens Locher**, Morat (FR)
Dr en théologie

Mort à 39 ans en tant que résistant au régime hitlérien, Dietrich Bonhoeffer ne nous a légué qu'une œuvre fragmentaire. Depuis 1945, cette œuvre a rayonné dans le monde entier et dans les milieux chrétiens les plus divers, principalement à cause de sa nouvelle interprétation du message chrétien, interprétation adressée à un monde non-religieux devenu mature (*mündig*). Cependant, on ne saurait comprendre l'œuvre de Bonhoeffer sans tenir compte de son contexte biographique.

Né à Breslau, Dietrich Bonhoeffer est issu d'une famille très nombreuse de la grande bourgeoisie allemande. Il y resta attaché durant toute sa vie. Lorsque Dietrich eut 6 ans, la famille déménagea pour Berlin. La capitale allemande est sans aucun doute la ville qui marqua le plus profondément Bonhoeffer et sans laquelle sa biographie aurait eu une allure tout à fait différente.

Après des études de théologie à Tübingen, puis à Berlin, Bonhoeffer se qualifia, à 24 ans déjà, pour l'enseignement de la théologie systématique à l'Université de Berlin. Il y entama, à partir de 1931, son activité d'enseignant.

Mais Bonhoeffer ne se contenta pas d'une activité académique. Il y allia, et cela le caractérise, un engagement pastoral, d'abord comme aumônier des étudiants à l'École polytechnique de Berlin (à partir de 1931), puis comme animateur d'un groupe de jeunes confirmands dans

un quartier prolétaire de la capitale, enfin comme pasteur de la paroisse protestante allemande de Londres, de 1933 à 1935. En outre, dès 1931, il noua des contacts intenses avec le jeune mouvement œcuménique, limité à l'époque aux Eglises issues de la Réforme.

Combat contre Hitler

Lorsque Hitler fut nommé chancelier du Reich, fin janvier 1933, Dietrich Bonhoeffer n'avait que 27 ans. Pourtant, il était déjà l'une des têtes pensantes de la résistance au sein de l'Eglise évangélique allemande. Il était d'ailleurs profondément lié au fameux théologien protestant suisse Karl Barth, dont il avait fait la connaissance durant ses études et qui sera expulsé du Reich en 1935.

Bonhoeffer combattit la mise au pas totalitaire de l'Eglise évangélique et surtout l'adoption du *paragraphe aryen* interdisant à quiconque ayant du sang juif d'exercer un ministère public dans l'Eglise. De plus, contrairement à nombre de ses collègues théologiens, il s'engagea dès le début non seulement en faveur des juifs baptisés, mais en faveur des juifs persécutés tout court. On peut voir là la première conséquence politique directe de sa théologie.

Dietrich Bonhoeffer - pasteur protestant allemand, théologien et résistant - est né il y a 100 ans, le 4 février 1906.

La vie et l'œuvre de cet homme assassiné dans sa 40^e année forment un ensemble inséparable. Les lettres que Bonhoeffer écrivit alors qu'il était prisonnier des nazis, publiées depuis sous le titre de « Résistance et soumission », sont devenues un texte classique de la littérature spirituelle de notre temps.

Dans le passage biblique, « Ouvre la bouche... pour la cause des humbles et des pauvres » (Pr 31,8), il reconnaissait « l'exigence minimum de la Bible pour le temps actuel ». En 1935, déjà, il formulait le dicton suivant : « Celui-là seul qui crie en faveur des juifs a le droit de chanter du grégorien. » Cet engagement renvoie là encore à un enracinement biographique : Sabine, la sœur jumelle de Dietrich, avait épousé un juriste d'origine juive, Gerhard Leibholz ; en 1938, les deux durent s'exiler en Angleterre. Bonhoeffer avait compris que face à l'Etat totalitaire et à Hitler qui l'incarnait, l'Eglise ne pouvait se contenter d'une activité purement caritative, non-politique : « Si un fou, sur le Kurfürstendamm [la grande avenue de Berlin], lance son auto sur le trottoir, je ne puis pas comme pasteur me contenter d'enterrer les morts et de consoler les familles. Je dois, si je me trouve à cet endroit, bondir et arracher le chauffeur à son volant. »

L'engagement de Bonhoeffer suscita des controverses au sein de son Eglise. Les autorités officielles de la Deutsche Evangelische Kirche (tout comme les évêques catholiques allemands, d'ailleurs) étaient, dans leur majorité, prêts à collaborer avec le régime par souci d'assurer la continuité institutionnelle de l'Eglise et de sa mission pastorale (une collaboration qui

allait jusqu'au serment au *Führer*). En 1936, Bonhoeffer fut donc dénoncé comme « pacifiste et ennemi de l'Etat » par l'évêque Theodor Heckel, chef du service chargé des relations extérieures de l'Eglise allemande. Heckel recommanda la prise de mesures contre Bonhoeffer afin de l'empêcher « de continuer de former des théologiens

allemands ». Ce faisant, l'évêque se référait directement au Predigerseminar que Bonhoeffer, après avoir définitivement renoncé à poursuivre sa carrière universitaire, dirigea de 1935 à 1937, à Finkenwalde, près de Stettin.

Finkenwalde était un des séminaires créés par l'« Eglise confessante » pour préparer les étudiants en théologie au ministère de pasteur. Ce qui distinguait Finkenwalde des autres séminaires, c'était non seulement son orientation théologique, mais encore sa pratique de la vie communautaire entre enseignants et étudiants. Cela semblait presque révolutionnaire dans le milieu protestant de l'époque (quelques années plus tard, la communauté de Taizé sera fondée par Roger Schutz).

Ces expériences de vie communautaire, auxquelles la Gestapo mit fin en 1937, se sont cristallisées dans un petit livre dense et fort exigeant, écrit par Bonhoeffer, paru en 1939 et intitulé *De la vie communautaire* (traduction française de 1947). Ce n'est pas par hasard si le théologien réformé André Dumas a pu écrire : « Pour moi, Bonhoeffer est le théologien de l'Eglise. »

Résistance jusqu'à la mort

Entre 1936 et 1941, les mesures répressives de l'Etat nazi frappèrent Bonhoeffer de plus en plus durement : il fut exclu de l'enseignement universitaire et n'eut plus le droit de s'exprimer en public ni de publier quoi que ce soit. Dès 1938, il entra en contact avec les milieux de la conspiration contre le régime nazi, par l'entremise de son beau-frère Hans von Dohnanyi qui occupait un poste important dans les services de contre-espionnage de l'amiral Wilhelm Canaris. Le rôle de Bonhoeffer fut avant tout ce-

Bonhoeffer à son retour des Etats-Unis (1939, Londres)



lui d'un coursier : il entreprit toute une série de voyages dans des pays neutres, comme la Suède et la Suisse, afin d'établir des contacts entre la résistance allemande et les forces alliées, à travers les relations œcuméniques qu'il entretenait depuis longtemps, surtout avec l'évêque anglican George Bell. Malheureusement, ce dernier ne put amener le Foreign Office à reconnaître les conspirateurs allemands.

Le chemin qui mena Dietrich Bonhoeffer à la résistance politique et à la conspiration qui n'excluait pas le tyrannicide ni le sacrifice de sa propre vie n'était pourtant pas tracé d'avance. Bonhoeffer vécut un long processus, traversé d'insécurité, de doutes et de tergiversations, avant d'aboutir à une certitude sereine. Ainsi, en été 1939, suite à une invitation, il s'était rendu aux Etats-Unis pour y enseigner ; quelques semaines plus tard, il fit marche arrière : « J'ai commis une erreur en voyageant en Amérique. Je dois traverser cette période difficile de notre histoire nationale avec les chrétiens d'Allemagne. Je n'aurai pas le droit de participer à la reconstruction de la vie chrétienne en Allemagne après la guerre si je ne partage pas les épreuves du temps présent avec mon peuple. »

En avril 1943, Bonhoeffer fut arrêté - il venait de se fiancer en janvier avec Maria von Wedemeyer. Détenu dans la prison militaire de Berlin, il attendit en vain, plus d'une année, son procès. Après l'attentat avorté de Stauffenberg contre Hitler (20 juillet 1944), les dessous de cette tentative de coup d'Etat apparurent progressivement au grand jour : Bonhoeffer fut mis en cause. Il fut d'abord transféré dans la tristement célèbre prison de la Prinz-Albrecht-Strasse, à Berlin. En février 1945, on le déporta vers le camp de concentration de Buchenwald puis, début avril, vers celui de Flossenbürg, en forêt bavaroise. Sur or-

dre de Hitler, il fut jugé par un tribunal S.S. et pendu le 9 avril 1945, un mois avant la fin de la guerre. (Dans ce même mois, furent assassinés un frère de Bonhoeffer, Klaus, et deux de ses beaux-frères, Hans von Dohnanyi et Rüdiger Schleicher. Hitler se suicida le 30 avril.)

Sa correspondance

A part d'autres ouvrages importants (*Sanctorum Communio*, 1930 ; *Le prix de la grâce*, 1937 ; *Ethique*, paru après la mort de Bonhoeffer), ce sont surtout les lettres de sa détention des années 1943 et 1944 qui ont façonné notre image du grand théologien et témoin de la foi.

Eberhard Bethge, le meilleur ami de Bonhoeffer ainsi que son correspondant principal, son éditeur et son biographe, a publié une première édition de ces textes en 1951. L'édition élargie

Notice biographique

- 4 février 1906 : naissance de Dietrich Bonhoeffer à Breslau (aujourd'hui Wrocław, Pologne).
- 1912 : la famille Bonhoeffer déménage à Berlin.
- 1923-1931 : études de théologie à Tübingen, Berlin et New York.
- 1931-32 : enseignant de théologie, aumônier des étudiants et responsable de confirmands à Berlin.
- 1933-1935 : pasteur à Londres.
- 1935-1937 : directeur d'un « Predigerseminar » à Finkenwalde.
- 1939-1942 : diverses activités ecclésiales ; voyages à l'étranger, surtout pour établir des contacts entre la résistance allemande et les alliés.
- 1943-1945 : arrestation, détention à Berlin, puis à Buchenwald et Flossenbürg.
- 9 avril 1945 : exécution de Dietrich Bonhoeffer à Flossenbürg.

de 1970 prouve encore davantage « l'étroite association du théologique à l'humain », selon l'expression heureuse du théologien Gerhard Ebeling, association qui se fait sentir de façon émouvante dans cette collection restée fragmentaire sous beaucoup d'aspects, pour, par exemple, des raisons de censure ou d'interruptions dues aux alertes à la bombe.

Il est émouvant de voir dans quelle mesure Dietrich Bonhoeffer ne cessa de consoler et d'encourager ses correspondants, et ceci malgré la situation menacée, voire désespérée, dans laquelle il se trouvait lui-même. Ces lettres constituent le témoignage et le modèle d'une attention humaine et chrétienne, une attention qui d'ailleurs n'était pas uniquement consacrée à ses correspondants mais aussi aux autres détenus et même au personnel de la prison.

Se remettre à Dieu

Après l'échec de l'attentat du 20 juillet 1944, Bonhoeffer se confronta de plus en plus à la perspective de la mort. Le 28 juillet, il écrivit : « Ce n'est pas l'action seulement, mais aussi la souffrance, qui sont un chemin vers la liberté. Dans la souffrance, la libération consiste à pouvoir faire passer sa cause de ses propres mains à celles de Dieu. Dans ce sens, la mort est le couronnement de la liberté de l'homme. »

Cette vision de la liberté se reflète dans un souvenir que Bonhoeffer a relaté dans une lettre du 21 juillet 1944. Le jeune pasteur français Jean Lasserre et lui-même se seraient posés, en 1931, « tout simplement cette question : que voulons-nous faire de notre vie ? Il me dit : "J'aimerais être un saint"... Cela m'impressionna beaucoup alors. Pourtant je répliquai à peu près : "Moi, j'aimerais

apprendre à croire". » Et Bonhoeffer de poursuivre : « Pendant longtemps, je n'ai pas compris la profondeur du contraste entre ces deux attitudes. » Et il conclut : « Quand on a renoncé complètement à devenir quelqu'un - un saint, ou un pécheur converti, ou un homme d'Eglise... un juste ou un injuste, un malade ou un bien-portant... -, alors on se met pleinement entre les mains de Dieu, on prend au sérieux non ses propres souffrances mais celles de Dieu dans le monde. »

Cette attitude, Bonhoeffer la décrit dans la même lettre en affirmant « que ce n'est qu'en vivant pleinement la vie terrestre qu'on apprend à croire ». C'est à cela qu'est lié le grand thème que Bonhoeffer développa du temps de sa captivité dans une série de lettres et qu'il désigna un jour comme « la revendication par Jésus-Christ du monde devenu majeur ».

Au sein de sa propre souffrance (les pensées suicidaires ne lui étaient pas étrangères), Dietrich Bonhoeffer a affirmé de manière prophétique que le message chrétien ne doit pas atteindre l'homme moderne en marge de sa vie, mais au centre de celle-ci. Pour cela, ce message doit être formulé dans un langage nouveau, « non-religieux ». Une tâche qui, me semble-t-il, reste toujours actuelle, malgré le retour apparent du phénomène religieux.

Cl. L.

Aux sources des droits humains

Campagne de Carême 2006

●●● Centre vaudois de formation permanente de l'Eglise catholique, Lausanne¹

Issue du siècle des Lumières, la première Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 voulait clairement s'émanciper de la tutelle du pouvoir ecclésiastique et se démarquer du Dieu chrétien. De ce fait, l'Eglise catholique adoptera une attitude très critique à son égard et il faudra attendre les dernières décennies du XX^e siècle pour qu'elle cite explicitement les droits universels de l'homme de 1948 et devienne l'instance qui en invoque l'application avec le plus d'insistance et de vigueur.

Jean XXIII, dans son encyclique *Pacem in terris* (1963, n^{os} 11-45), énumère les leviers de la construction de la paix sur terre. Il rappelle les droits et les devoirs de chacun liés à la condition humaine. Paul VI, dans l'encyclique *Populorum progressio* (1967, n^{os} 45-47), souligne l'importance des droits des faibles à l'assistance. Jean Paul II, pour sa part, évoque très souvent l'éthique sociale. En faisant référence par exemple au thème de la globalisation, il souligne comment il est fondamental de l'aborder avec sagesse, sans oublier de « globaliser la

solidarité ». Dans son discours à l'ONU en 1979, il affirme également : « La Déclaration universelle des droits de l'homme et les instruments juridiques, tant au niveau international que national, cherchent à créer une conscience générale de la dignité de l'homme et à définir au moins certains des droits inaliénables de l'homme. » Par cette affirmation, le pape met en évidence la fonction pacificatrice et organisatrice du droit, en l'ancrant dans la dignité humaine.

La dignité aux temps anciens

Pour transmettre l'essentiel du message qui les animait, les penseurs chrétiens ont réfléchi dès l'Antiquité à partir de concepts le plus souvent hérités de la tradition culturelle environnante. La notion de *dignité* en est un bon exemple. La pensée forte de quelques auteurs a donné un infléchissement sémantique à ce terme qui possédait déjà un sens particulier.

Le thème de la *dignitas humana* rassemble bien des traits - concernant la liberté, la grandeur, la domination du monde - qui se trouvent dispersés dans la pensée grecque comme attributs de l'homme.

La Campagne œcuménique de Carême 2006 a pour thème : « Nous croyons... engageons-nous pour le respect des droits humains. » Il n'est pas un jour sans que les médias ne relatent d'innombrables événements de mutilations, d'oppression, d'esclavage, de torture... Plutôt que de renchérir sur ces faits, il nous a semblé plus urgent de retourner aux sources de la foi chrétienne pour comprendre les motivations d'un engagement au respect de ces droits.

1 • Ont collaboré à la rédaction de cet article : Jean-Pierre Cap, Carlos Droguett, Nicolas Margot, Mario Poloni, France-Dominique Semenzato et Béatrice Vaucher.

Son emprunt provient des sources latines et s'enracine dans le système des valeurs de l'esprit romain. Dans le monde romain occidental, on doit à Clément de Rome (fin du 1^{er} siècle) d'avoir fait, dans son *Épître aux Corinthiens*, la corrélation explicite entre l'image de Dieu et la dignité humaine. Dans la version latine, les traits d'excellence de l'homme, créé à l'image de Dieu, sont relevés en terme de « dignité » d'un être intellectuel.

Les différents auteurs cités se réfèrent donc aux récits bibliques. Retournons aux sources pour mettre en évidence ce que nous disent ces textes sur Dieu et sur l'homme. A quoi nous invitent-ils ? Trois flashes, enracinés tantôt dans la Bible, tantôt dans la liturgie, serviront de balises à ces réflexions : un Dieu qui écoute les cris humains ; un homme qui naît du souffle de Dieu ; un sacrement qui nourrit l'action et le service.

Enracinement biblique

Les écrits bibliques nous mettent en contact avec un Dieu qui regarde avec attention tout acte d'injustice. Il s'agit d'une caractéristique de Dieu que nous trouvons particulièrement chez les prophètes, mais qui émerge tout au long de la Bible.

Dieu écoute une plainte, une souffrance (cf. Gn 16,12). Il est attentif à celui qui est dans le chagrin, dans l'adversité (cf. Gn 16,13). Il entend les cris de détresse (cf. Gn 18,20 ; 18,21 ; 19,13 ; 21,17).²

Si dans une première étape, la Bible nous décrit Dieu comme celui qui observe, les auteurs bibliques mettent en évidence que les situations qui rompent la paix et qui compromettent l'équilibre des divers intérêts sont intolérables et contraires à Dieu. Dieu est alors présent

comme étant celui qui met debout (cf. Gn 13,17 ; 19,15 ; 21,18), celui qui intervient.

Dans le récit de la vocation de Moïse au pied du buisson ardent (Ex 3), Dieu se présente comme celui qui se préoccupe de l'oppression subie par les fils d'Israël. C'est un Dieu qui voit la misère de son peuple : « Les Egyptiens contraignirent les Israélites au travail et leur rendirent la vie amère par de durs travaux : préparation de l'argile, moulage des briques, divers travaux des champs... » (Ex 1,13). Les travailleurs souffrent, se plaignent. Ces clameurs de détresse ne tombent pas dans le vide. Dieu prend l'initiative de délivrer le peuple, de lui redonner liberté et dignité. Il dira à Moïse : « J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Egypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses » (Ex 3,7).

Ces attitudes divines dictent le comportement des croyants à l'égard des plus démunis, des émigrés, des veuves et des orphelins : « Tu n'exploiteras ni n'opprimeras l'émigré... Vous ne maltraiterez aucune veuve ni aucun orphelin... Tu n'agiras pas avec le malheureux qui est avec toi comme un usurier... » (Ex 22,21-24).

Ainsi, être sensible à la détresse et à l'humiliation humaines devient un acte religieux, comme l'exprime Schillebeeckx dans son ouvrage *Expérience humaine et foi en Jésus-Christ* : « Le lieu où l'homme est déshonoré et violenté, tant dans la profondeur de son

2 • Dans son *Message pour le Carême 2006*, Benoît XVI a abordé la question du développement et a proposé une réflexion à partir du verset évangélique « Jésus, voyant les foules, en eut pitié » (Mt 9,36). A ses yeux, il n'est pas possible de séparer la réponse aux besoins matériels et sociaux des hommes, de la satisfaction des profondes nécessités de leur cœur (n.d.l.r.).

cœur qu'au sein d'une société oppressive, est du même coup le lieu privilégié où devient possible une expérience religieuse » (p. 53).

Les récits de création affirment clairement l'égalité foncière de tous les humains, sur la base de la Parole fondatrice de l'être humain, qui lui donne naissance, qui le façonne à son image et qui l'appelle à vivre : « Dieu modéla l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant... » (Gn 2,7). « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa » (Gn 1,27).

Appel à agir

Les prophètes, dans leur prédication et leurs écrits, défendront également avec vigueur les droits de l'homme, du plus faible surtout. Il faudrait citer ici l'ensemble du livre du prophète Amos et les nombreux autres oracles rappelant la pratique de la justice comme un engagement dans l'Alliance : « Quand vous étendez les mains, je me voile les yeux, vous avez beau multiplier les prières, je n'écoute pas : vos mains sont pleines de sang... Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, mettez au pas l'exacteur, faites droit à l'orphelin, prenez la défense de la veuve » (Is 1,15-17).

Cette insistance sur la pratique de la justice et le respect du droit trouve son fondement dans la conviction que chaque homme, indépendamment de sa condition sociale, porte en lui une dignité inaliénable. C'est ce constat qui laisse le psalmiste dans l'émerveillement : « Quand je vois tes cieux, œuvre de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as fixées, qu'est donc l'homme pour que tu penses à lui, l'être humain pour que tu t'en soucies ? Tu en as presque

fait un dieu : tu le couronnes de gloire et d'éclats ; tu le fais régner sur l'œuvre de tes mains... » (Ps 8,4-7).

Enracinement liturgique

La charité, dans la vie chrétienne, n'est pas laissée aux seules ressources humaines. Elle est alimentée, guidée, renforcée dans la liturgie par l'eucharistie. L'une ne va pas sans l'autre.

L'acte liturgique en lui-même, sorte de « concentré » de relation, rite intime d'alliance, plonge le croyant dans l'amour contagieux de Dieu. De plus, certains rites sensés dynamiser la dimension fraternelle (s'ils ne sont pas simplement vécus en surface) sont des gestes et des attitudes proposés de manière hautement symbolique.

Le premier, concernant le rassemblement dans l'eucharistie de divers individus sans affinités ou goûts communs, amène déjà en lui-même à sortir de l'isolement et à accueillir l'autre tel qu'il est. Par la suite, la prière et le chant communs, de même que l'écoute, incitent à porter attention à l'autre et à ne pas chercher d'abord son propre intérêt. Actes de dé- possession et de décentrement.

Le second aspect prend en considération la prière universelle qui élargit le cœur des fidèles aux dimensions du monde et des plus démunis. En nommant les besoins proches et lointains, et en les présentant au cœur du Père, l'assemblée s'y associe et s'engage à apporter sa contribution avec le Père.

Un troisième aspect est mis en évidence dans le geste de réconciliation ou de paix, qui engage chacun à se faire canal pour le don gratuit de l'amour du Christ et qui devance nos timides élans fraternels. Saint Augustin s'adressait en ces termes aux baptisés de Pâques : « Ensuite on dit "La paix soit avec vous"

et les chrétiens se donnent un saint baiser : il est le signe de la paix. Ce qu'expriment les lèvres doit se réaliser dans la conscience, c'est-à-dire que, de même que tes lèvres s'approchent des lèvres de ton frère, de même ton cœur ne doit pas s'éloigner de son cœur » (*Sermon 227*). Ce geste a aussi une dimension éminemment prophétique.

Toute liturgie débouche sur un temps d'envoi où il est question de se mettre en cohérence avec la Parole, au travers d'un engagement réel dans la vie quotidienne, sorte d'émanation des dons reçus.

Jean Paul II, dans sa lettre apostolique intitulée *Mane nobiscum domine*, appelait à lutter pour la paix et contre les pauvres. Il invitait chaque catholique à incarner le mystère eucharistique dans sa vie quotidienne. « L'image de notre monde déchiré... appelle plus que jamais les chrétiens à vivre l'eucharistie comme une grande école de paix où se forment des hommes et des femmes qui, à différents niveaux de responsabilité... deviennent des artisans de dia-

logue et de communion. » Le défunt pape considérait l'eucharistie comme un projet de solidarité pour l'humanité tout entière. Ce même constat est posé par Maurice Zundel lorsqu'il affirme : « La messe n'est pas achevée tant qu'un cœur est affamé, tant qu'une âme est meurtrie, tant qu'un cœur est blessé, tant qu'un visage est fermé : tant que Dieu n'est pas tout en tous. »

Pour terminer, reprenons les paroles mémorables de Paul VI à l'ONU : « Jamais plus les uns contre les autres » et même « pas l'un au-dessus de l'autre » mais toujours, en toute occasion, « les uns avec les autres ».

Au nom de la filiation d'origine, au nom de la parenté essentielle, l'engagement pour les droits humains nous appelle à demeurer éveillés et à agir, tout en alimentant la vie de foi dans la liturgie. Il n'y a pas d'autre chemin d'humanisation que la reconnaissance de l'autre.

Cette prise de conscience, qui passe par une mission de réalisation individuelle et sociale, est portée par un engagement pour la défense des droits de l'homme. L'action pourra alors emprunter de multiples voies où chacun, chacune prêter sa voix pour s'engager aux côtés des pauvres et des exclus, comme le promet l'éthique sociale de l'Eglise.

Si la proposition de solutions techniques à tous les droits bafoués n'est pas de son ressort, elle invite à « la créativité dans la charité » et elle rappelle sans cesse cette exhortation : « Ne laissez pas tomber celui qui est à l'image de Dieu, vous laisseriez tomber le Seigneur lui-même ! »

C.V.F.P.

Les missions jésuites hier et aujourd'hui

samedi 8 avril

15h : le film *Mission*, de Roland Joffe

17h : conférence-débat *Les missions aujourd'hui, quels défis ?* avec Hubert

Hänggi s.j., du Service missionnaire des jésuites suisses et spécialiste du dialogue interreligieux

Au Centre St-Boniface,
av. du Mail 14bis, Genève

Ecrans de la foi

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

Il est des films dont on a plaisir à partager la beauté et les émotions artistiques qu'ils ont fait naître en nous. Et il en est d'autres qui, sans provoquer notre adhésion, méritent qu'on en parle car leur sujet met en cause nos convictions ou notre manière de comprendre ce qui est important pour nous. C'est le cas de *Mary*, d'Abel Ferrara, qui pose d'une façon à la fois étrange et familière à notre monde, la question de la foi religieuse.

La Marie dont il s'agit, c'est Marie-Madeleine, « l'apôtre des apôtres », qui eut le privilège de recevoir la première l'annonce de la Résurrection du Christ et qui, à ce titre, fut l'objet de l'attention et, disons-le, de l'imagination des historiens, des poètes et des contemplatifs pendant ces deux millénaires d'existence du christianisme.

L'attraction bien connue du mythe des origines et la séduction des prétendus secrets contribuent à ce que quelques-uns s'intéressent à l'évangile dit de Marie, non pour l'étudier d'un point de vue scientifique, parfaitement légitime, mais pour montrer que les apocryphes n'ont pas été refoulés parce qu'ils étaient hérétiques mais au contraire trop vrais.

Abel Ferrara est assez prudent et intelligent pour ne pas adapter directement cet évangile apocryphe. Il nous fait entrer dans une démarche décalée, multipliant les écrans entre le texte et nous. En ce sens, il prend le contre-pied de Mel Gibson, convaincu d'avoir représenté la Passion du Christ au plus près de son authenticité.

Il y a donc plusieurs niveaux dans son film et le scénario se concentre sur trois personnages. D'abord, un réalisateur américain, Tony Childress, qui tourne dans une petite ville italienne un film appelé *Ceci est mon sang*, dont les rares scènes que nous en verrons montrent bien qu'il s'agit d'une adaptation de l'évangile apocryphe. Le rôle de Marie-Madeleine y est magnifié et son enseignement gnostique entend se substituer à celui que les Eglises ont tiré des Evangiles canoniques.

Le cinéaste fictif, plutôt narcissique, s'est attribué le rôle du Christ et semble surtout préoccupé de faire de l'argent avec son film. Y aurait-il une utilisation mercantile du besoin spirituel ? Childress est-il tout à fait mécontent que son film entraîne une vague de protestations indignées, comme ce fut le cas lorsque Scorsese adapta *La dernière tentation du Christ* ?

Childress ne comprend guère l'évolution spirituelle de son actrice principale, Mary Pilesi, que joue Juliette Binoche, saisie et habitée par le personnage de Marie-Madeleine au point de laisser tout derrière elle. Elle part pour Jérusalem pour combler sa soif de mystique. Ferrara pose ici l'intéressante question de l'identification de l'acteur à son rôle, bien connue depuis saint Genêt, qui, contre-faisant un chrétien pour s'en moquer, se laisse prendre par la force et la vérité des paroles qu'il emprunte.

**Mary,
d'Abel Ferrara**

Intervient alors un personnage essentiel de notre temps : le présentateur de la télévision. Fort bien interprété par Forest Whitaker, qu'on a vu chez Eastwood et Jarmusch, c'est Ted, un Noir, personnalité à la mode pour une émission qui ne l'est pas moins et qui assurera à *Ceci est mon sang* son succès de lancement. On ferait des bassesses pour s'y montrer et Childress n'y manque pas. Mais on peut être à la fois chic et professionnel : dans sa série sur le spirituel, Ted fait appel à des spécialistes du Nouveau Testament, un peu comme dans *Corpus Christi*, diffusée par une chaîne de télévision française et où avaient défilé des exégètes réputés et infiniment sérieux.

Ferrara fait d'ailleurs bien les choses et ce qui est dit devant nous est plutôt intéressant. Ted est un bon professionnel mais il reste profondément extérieur à cette vie spirituelle et morale dont il fait si bien parler ses interlocuteurs. Cependant, par un retour du mélodrame, culpabilisé d'avoir trompé sa femme au moment même où elle accouchait d'un

enfant prématuré, la vie de la mère et du bébé étant en danger, Ted se tourne vers Dieu.

Une foi affective

Tout cela peut apparaître bien complexe, mais n'est que compliqué. Par cette superposition de plans, le film dans le film, les acteurs aux prises avec leurs personnages, la vie contemporaine avec ses exigences de commerce et de communication, *Mary* ne laisse pas indifférent le spectateur croyant.

Il y verra d'abord l'image de la foi qu'il professe, telle que le public se la représente actuellement au travers des médias. Elle y est présentée, malgré toutes les déclarations sur l'accès par l'intelligence à un monde intermédiaire, comme essentiellement affective. Plus exactement, elle ne se révèle convaincante que si elle est assez floue pour que le besoin diffus de spiritualité ou de religion puisse s'y conforter. C'est cette image du christianisme, dégagé de toute forme institutionnelle, historique ou dogmatique, qui plaît.

Pourtant, il y a d'authentiques moments cinématographiques, qui, au-delà des procédés, donnent au film sa qualité : on aura rarement vu traitée avec autant de délicatesse la scène du lavement des pieds. L'idéal serait qu'on en retienne surtout cela.

G.-Th. B.

« Mary »



Jeux de séduction

Pulsions de vie et de mort

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Eternel jeu entre le masculin et le féminin, la séduction est prétexte à une fable chez J.M. Synge et piège mortel chez Fassbinder et chez Wedekind.

Le baladin du monde occidental, pièce de l'auteur irlandais J.M. Synge, a été jugée à sa création, en 1907, « diaboliquement immorale » à Dublin, où l'on n'a pas compris sa force littéraire. Cette fable féroce et pleine de verve raconte comment un jeune Irlandais, Christy Mahon, surgit après dix jours de marche dans un village. Regardé avec étonnement, puis admiration béate (ne raconte-t-il pas avoir fendu son père, riche fermier, de haut en bas avec une bêche ?), il devient le héros de Mayo (le village), avant d'en être chassé.

Entretemps, son père aura réapparu, pas vraiment mort, mais avec une « crevasse dans la trogne », jurant de se venger de son fils. Entretemps encore, les femmes alentour seront sous son charme, émerveillées par son bagout poétique et joyeusement fanfaron. Par son courage aussi. La veuve Quin (extraordinaire Dominique Reymond) le voudra pour elle, paysanne qui sait se mouvoir comme une marquise. Quant à la jeune Pegeen Mike, elle quittera son pleutre de fiancé pour Christy. Quand celui-ci arrive dans la vieille cabane plantée au milieu de la scène, sous un ciel noir, c'est veillée funèbre au village. Elle sera la première à être saisie par l'aura de ce jeune homme épris de grands espaces.

Dans ce coin de pays entouré par la mer, on se salue en lançant « Dieu vous sauve tous ici ». A quoi répond « La grâce de Dieu vous sauve ». On a toujours une bouteille à proximité et les passions, les peurs et les colères ne sont pas déguisées par le vernis social des villes. Trois larrons en noir rappellent les sorcières de Macbeth, un violoncelle se lève dans les silences où naît le trouble des deux amoureux. Six femmes autour de Christy Mahon virevoltent dans

théâtre

Le Baladin du monde occidental, de John Millington Synge

Coproduction Théâtre de Vidy-Lausanne, Théâtre national de Chaillot, etc.
Au Théâtre du Passage, Neuchâtel, le 25 avril

« *Le Balladin du monde occidental* »



un froissement de jupes, velours, soie, moire, satin, en bottines de cuir, pour l'écouter raconter.

Clochettes, feulements, bruits d'ailes d'oiseau, raclements de violoncelle, l'histoire merveilleuse du baladin est portée sur scène dans l'esprit des sortilèges, l'ivresse, la familiarité avec la mort qu'on a dans ces sociétés primitives, par un metteur en scène de grande liberté (Marc Paquien). Rare. Et par dix comédiens jaillissants et dansants jusqu'au bout des orteils, d'une expressivité joyeuse et parfaitement maîtrisée.

Pour dire le visible et l'invisible de l'univers irlandais, Syngé use d'une langue poétique et rude, comme Ramuz l'a fait pour raconter l'histoire des paysans d'une civilisation montagnarde aujourd'hui disparue, où la nature dictait aux hommes sa loi et ses sortilèges.

Tandis que Pegeen qui l'a épousé, splendide en voile de mariée, debout sur la cabane, se désole d'avoir perdu « l'unique baladin du monde occidental », Christy part à hautes enjambées avec son père retrouvé, au-dessus d'un globe terrestre imaginaire. Une réussite totale.

Liberté à Brême, la pièce de R.W. Fassbinder - dont il a également réalisé un film en 1972 -, cinéaste et auteur talentueux et provocant, mort en 1987 à l'âge de 42 ans, est tirée d'un fait divers.

Au début de XIX^e siècle, Geesche Gottfried, mère de famille, empoisonne quinze personnes, maris, mère, enfants, amant. A son arrestation, Geesche reconnaît ses crimes mais ne s'en repend pas. Fassbinder transpose cette histoire dans l'Allemagne de la fin du XIX^e siècle.

Les comédiens du Théâtre L. donnent une lumière expressionniste à ce récit avec, en particulier, le jeu excellent de Magdalena Czartoryjska Meier, qui en-

dosse tous les « rôles » que traverse Geesche. Geesche, épouse humiliée par un mari qui se fait servir alors qu'elle court de la cuisine à la table à chaque ordre de son mâle : « Sel ! » « Pain ! » « Schnapps ! », obéit comme une bête dressée. Et suit ses instincts quand le désir la prend. Elle aime son homme, petit ouvrier-artisan, et semble accepter son sort sans rien revendiquer. Pendant la nuit, il meurt. L'annonce nécrologique retient que « Johann Gerhard est mort subitement d'un accès de fièvre bilieuse, après sept ans de vie conjugale heureuse et quatre enfants ».

Sur les ordres du père, un deuxième mari reprend les rênes de la petite affaire. Geesche poursuit sa vie, hors des balises d'une société rigide, s'oppose à sa mère et aux injonctions d'une religion étouffante qui mène les jours. La mère - qui a vécu « dans la crainte de Dieu » et d'un mari dominateur - décède brusquement à son tour. Quant au deuxième époux de Geesche, qui lui reproche de trop penser « pour une femme » et en veut une plus jeune, il signera ainsi son arrêt de mort. Geesche reprend l'affaire seule, sorte de Mère courage qui élimine par le poison ceux qui briment sa liberté, comme une Révolution tournant à vide. Elle devient une brillante femme d'affaires, séduit ses amants. Sa métamorphose étant symbolisée par des vêtements qu'elle enfile successivement en tournoyant.

Il serait faux toutefois de voir la pièce de Fassbinder comme une ode à l'émancipation féminine. « Le scénario s'oppose à la pratique ordinaire de l'émancipation. D'un autre côté, je pense que le meurtre, tel qu'il est pratiqué par Geesche, est en réalité une tentative de défense des opprimés. Seulement, ce n'est pas la bonne manière et il faut montrer aux gens comment ils peuvent se défendre, sans pour autant échouer dans

Liberté à Brême, de R.W. Fassbinder

Saison prochaine,
Théâtre du Galpon,
Genève, du
21 au 25 février 2007

le désert », disait Fassbinder en 1973 à propos de son film *Liberté à Brême*.

Dans l'esprit de Brecht/Kurt Weill, quelques beaux hymnes à la gloire de « la félicité et du monde », chantés par Geesche. Peu de moyens, mais un travail en finesse et une musique subtile de Nicolas Bonstein (un jeune Lausannois devenu auteur de comédies musicales à succès à Paris !) pour cette pièce qui vient d'être jouée à Lausanne et à Neuchâtel.

Lulu, mythe féminin ou plutôt pur fantasme masculin, a été transposé au cinéma par Pabst - et garde le visage fascinant de Louise Brooks - et à l'opéra par Alban Berg. Son créateur, Frank Wedekind (1864-1918), a imaginé une femme qui se donne à l'homme qui la sort du ruisseau (Schoen), parmi d'autres, sans état d'âme et même avec une sorte d'innocence où la raison n'a pas sa place.

Wedekind, lui, parlait de « l'esprit de la chair », et c'est sans doute cette certaine vision féminine, substance de son personnage, qui surprend encore aujourd'hui par son absence de morale et parce que sa trajectoire ne fait pas sens. Sexe et plaisir semblent mener la vie de Lulu. Elle existe par les hommes qui traversent son existence, comme un reflet.

Le metteur en scène Gianni Schneider a malheureusement évacué le prologue de la pièce : un dompteur montreur de bêtes sauvages présente « un serpent », « son plus cher trésor », « créé pour faire le malheur, pour attirer, séduire, empoisonner et pour tuer sans laisser une trace ». Il s'agit de Lulu, déguisée en Pierrot. C'est bien cette créature, qui est à la fois le serpent et Eve elle-même, qui fit scandale en 1904 lors de la création de la pièce en Allemagne.

Aucune femme n'est Lulu. Lulu est une sorte d'épure qui n'existe que par la liberté de son créateur, l'écrivain. Rien ne serait plus faux que de voir en elle une femme émancipée. Ce n'est pas une femme soumise non plus. Elle suit ses pulsions et subit celles des hommes qui l'entourent. Femme fatale ? Pas davantage, ou au sens où les hommes attirés par elle finissent dans l'abîme. La comédienne qui joue Lulu (Julia Batnova) dans le registre de la femme-enfant incarne très bien son « naturel désarmant », mêlé à un cynisme et à une fine compréhension psychologique de ses partenaires masculins.

Dans cette importante coproduction de trois théâtres romands, on voit Lulu posant dans l'atelier du peintre Schwarz où l'amène son mari (Goll, qui va mourir), avant de finir dans son lit, de l'épouser, puis d'être témoin de son suicide. Elle tuera Schoen qui lui tend le revolver. Compromise, elle se retrouve à Paris où, en compagnie de gens nobles et fortunés, elle évolue sous le regard amoureux de la comtesse von Geschwitz. Les années 1900, dans une époque qui sent déjà les prémises de la Première Guerre mondiale, sont vues de la haute société. Lulu, qui a commencé son existence dans la fange et qui la finira dans la cahute où elle se prostitue à Londres, tombera sous le couteau de... Jack l'Éventreur. Tout cela presque sous les yeux de la comtesse von Geschwitz, transfigurée par l'amour pour cette femme, à la fois vénéneuse et victime, qu'elle a suivie dans sa sordide mansarde.

Un jeu parfois trop outré, mais une belle réalisation qui, dans les prologues visuels, pêche par une imagerie en ombres chinoises sur fond rouge, vraiment crue et tuant l'imagination.

V. B.

théâtre

***Lulu, d'après
La boîte de
Pandore,
une tragédie
monstre, de
Frank Wedekind***

Un coproduction du Théâtre de Vidy-Lausanne, du Théâtre du Grütli, Genève, et du Théâtre de Valère, Sion.

Le dernier lys

Charles de Foucauld

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

« Quand le diable,
Seigneur, fait de nous
ses bourriques
Il faudrait de Rancé
suivre l'étroit chemin.
De Foucauld le dernier
sur le sol de l'Afrique
A versé son sang bleu.
Rejoignons-le demain. »

Chaunes et Sylvoisal,
La Furie française

Le monde ancien était en train de passer. Le monde de la grâce et de la gratuité était en train d'être remplacé par celui du droit et de la compétition. La tunique sans couture était déchirée. Il n'y avait plus rien à donner que son âme à Dieu. Il n'y avait plus rien de gratuit entre les hommes.

Voici qu'apparaît Charles de Foucauld. Voici qu'il n'a plus de terre sous ses pieds, voici qu'il n'a plus de France à servir et que le monde dont il est, auquel il appartient, où la mission des siens était de servir en commandant, lui a été retiré. Il regarde autour de lui et il n'y a plus de société entre les hommes, mais seulement la loi et le texte imprimé à la machine, idole stupide.

Où est le droit ? où est la loi ? Il n'y a plus d'affection, il n'y a plus d'amour : il y a peut-être Rome, mais il n'y a plus le Christ ni l'Évangile qui avait libéré les hommes de la loi de Dieu. Qui libérera les hommes de la loi plus dure et plus cruelle des hommes ? Quelle société où chacun croit qu'elle est aux dépens de sa propre charte, de sa propre chance, et où la force pense avoir remplacé avantageusement le sacrifice.

La mort de Dieu

Les temps de la foi étaient finis, foi en Dieu, foi du vassal en son suzerain : le roi, image de Dieu à qui seul obéissance est donnée, à Lui seul due.

Maintenant recommençait la servitude de l'homme à l'homme de par la force et par la loi. Ainsi qu'au temps de Tibère. Et les hommes appellent ça la liberté. C'est le triomphe des gens de loi qui pensent que tout se règle par le contrat. Le règne de la basoche qui en appelle quelques autres, et c'est le triomphe de l'esprit polytechnicien et la mort de l'homme religieux. La mort de l'homme tout court, de l'homme décapité de Dieu, suivrait bientôt la mort de Dieu. Les temps de la science et de la technique commençaient.

Le XIX^e siècle avait exalté le génie et l'Art qu'il avait opposés au bon sens bourgeois. Il avait dressé l'artiste contre le philistin, mais il avait, ce faisant, dédaigné le saint, l'âme et le ciel. Il avait dressé Prométhée contre le Christ. C'était un siècle optimiste qui croyait à l'Homme et au Progrès. Il ne se doutait pas que le triomphe de l'homme annoncerait sa mort.

Après le retour de César, celui de Narcisse et de Satan. La société de spectacle et d'information. L'esprit du monde souffle à pleins poumons ; l'évangile du Moi et du sexe se conjugue à toutes les pages des journaux et le soleil de Satan brille de tous ses rayons. Victor Hugo, Nietzsche et tous les grands hommes du XIX^e siècle n'avaient pas prévu cela. Et pendant que le bateleur, le mufle et le gougeât mènent le bal, coule le ruisseau souterrain de la grâce qui d'un pécheur fait un saint. Pendant ce temps-là, il y a eu Bernadette Soubirous, le

curé d'Ars, Benoît-Joseph Labre, le cardinal Newman, Charles de Foucauld, et il y a encore eu les saints prêtres des romans de Bernanos. Et la Sainte Vierge a multiplié ses apparitions. Et le monde suit son chemin, et le troupeau des âmes, ou ce qu'il en reste, court à sa perdition.

Sainteté

Il y eut vers la fin du XIX^e siècle, en France, un homme qui vit cela et qui offrit sa vie pour leur salut. Il y eut un homme qui prit les choses de Dieu et de l'Évangile au sérieux. C'est lui que l'Église a choisi récemment d'honorer afin qu'il porte nos prières auprès du Père, afin qu'il nous aide à nous détourner des voies de Satan. Car il n'y a en vérité que deux chemins : l'un qui mène au ciel et l'autre qui conduit en enfer. Et nous n'avons qu'une âme, dont nous aurons un jour à rendre compte. Nous n'en avons pas une seconde de rechange. Et nous ne pourrions pas non plus faire l'économie de la sainteté, puisqu'il nous a été demandé d'être parfaits comme Notre Père qui est dans les Cieux.

Charles de Foucauld fut noceur, officier et dandy avant de devenir un saint. Il est la parfaite illustration de la parabole du Fils prodigue qui mange son bien avec des filles et qui finit par mendier la nourriture des porcs. Saint-Cyr, Saumur, une haute naissance sont souvent le tremplin d'un abaissement surnaturel, d'une humiliation et d'un renoncement au monde volontaires, d'une pauvreté voulue et épousée, car on n'échappe pas à Dieu et que c'est toujours d'un pécheur qu'on fait un saint.

Il n'y a que l'épaisseur d'une de ces feuilles de papier à cigarettes, que maintenant nous ne sommes plus autorisés à

fumer dans les lieux publics, qui sépare l'un de l'autre, et cette feuille, c'est tout simplement la grâce.

Salut individuel, conversion individuelle, conversion du non-chrétien, puisque le Christ a commandé à ses Apôtres de prêcher l'Évangile à toutes les nations et à toutes les âmes. Ces réalités avaient encore cours en France et en chrétienté - quand il y en avait encore une - à la fin du XIX^e siècle. L'officier qu'avait été Charles de Foucauld, habitué à commander et à obéir, comme le centurion de l'Évangile, et qui n'avait pas oublié son catéchisme, les prit absolument au sérieux.

Il alla comme d'autres avant lui au désert - car Dieu n'habite pas le monde, les villes, le lit des femmes -, à l'imitation du Fils de Dieu qui avait quitté la clôture de son palais du ciel pour descendre sur terre se faire esclave et péché.

L'Islam, détonateur

Il fut attiré par l'Islam comme champ d'action pour son apostolat. Voici ce qu'il en écrit à son ami et cousin, le capitaine de Castries : « Oui, vous avez raison, l'Islam a produit en moi un profond bouleversement... la vue de cette foi, de ces âmes vivant dans la continue présence de Dieu m'a fait entrevoir quelque chose de plus grand et de plus vrai que les occupations mondaines : *Ad majora nati sumus...* Je me suis mis à étudier l'Islam, puis la Bible, et la grâce de Dieu agissant, la foi de mon enfance s'est retrouvée affermie et renouvelée... Je ne puis assez rendre de grâce à Dieu : ma vie s'écoule dans une gratitude et un ravissement ininterrompus : oui, cher ami, vous avez raison, Dieu m'a donné cette meilleure part dont je suis infiniment indigne. Je voudrais que vous sachiez à quel point

je suis heureux : je n'ai point cherché le bonheur, je croyais en entrant au couvent ne trouver que la Croix et je l'em brassais avec joie pour suivre le bien-aimé Jésus ; mais tout en la trouvant - car sans elle la vie ne serait pas complète et on ne ressemblerait pas au Bien-aimé - j'ai trouvé tant de délices que les douleurs mêmes font verser des larmes de joie : on gémit de ce que tant d'âmes faites pour goûter ce bonheur dans le temps et dans l'éternité ne le connaissent pas et s'en éloignent parfois pour jamais, mais cette peine, la seule, ne peut troubler l'immense bonheur dont on jouit à la pensée que Dieu est Dieu et que Celui que nous aimons de tout notre être est infiniment et éternellement bienheureux... Votre livre n'est pas un livre profane : en m'apprenant à mieux connaître les musulmans que j'aime de tout mon cœur, il me rendra plus capable de leur faire du bien, ce qui est mon si ardent désir. Vous savez quel est mon vœu le plus cher : établir une zone de prières et d'hospitalité entre Ain Sefra et le Gourara pour faire rayonner "l'Évangile, la Vérité, la Charité, Jésus". »

Évangélisation

Une autre de ses lettres, écrite au capitaine Pairel cette fois et datée de 1912, nous montre l'idée que Foucauld se faisait de la mission de la France et de sa responsabilité en pays colonisé : « Quel bel empire : Algérie, Tunisie, Maroc, Soudan, Sahara ! Quel bel empire ! A condition de le civiliser, de le franciser et non de se contenter de le conserver et de l'exploiter. Si nous cherchons à civiliser, à élever à notre niveau ces peuples qui demain seront soixante millions d'âmes, cet empire africain sera dans un demi-siècle un admirable prolonge-

ment de la France. Mais si, en revanche, oublieux de l'amour du prochain commandé par Dieu, notre Père commun, et de la Fraternité écrite sur tous nos murs, nous traitons ces peuples non en enfants mais en matière d'exploitation, l'union que nous leur aurons donnée se retournera contre nous et ils nous jetteront à la mer à la première difficulté européenne. »

Faut-il traiter l'homme qui écrivait ces lignes de naïf ou d'utopiste ? Dans ce cas, c'est l'échec même du christianisme et de l'Évangile que l'on sanctionne. Mais cet échec ne vient pas de Dieu mais de l'homme dont la foi et la charité se sont refroidies puis éteintes. La vérité, c'est que le monde moderne ne veut plus de saints. Ne sait quoi en faire. Ce qu'il veut, ce sont des producteurs et des consommateurs. Ce qu'il veut, c'est l'homme moyen universel. Et bien, comme disait Pascal, qu'il s'en saoule et qu'il en crève ! Puisqu'en bon hégélien qu'il est, il préfère la lecture du journal à celle de l'Évangile.

On retient contre Charles de Foucauld le fait qu'il n'aurait converti aucun musulman. Saint Louis et saint François avant lui s'étaient brisés les dents contre le monothéisme calciné de l'Islam et ce fut la souffrance lancinante de Massignon, ami et disciple de Charles de Foucauld.

Mais un saint ne fait ni de commerce, ni de politique. Il sert le roi du ciel. Il n'a pas à être efficace selon le monde. C'est un lys qui fleurit tout seul dans le désert. Une âme immolée qui intercède pour nous au ciel auprès du Père.

G. J.

Une histoire en mouvement

L'histoire d'Israël a subi de profondes modifications depuis une vingtaine d'années, dues aux nombreuses fouilles archéologiques, entreprises par des spécialistes israéliens remettant en cause la présentation biblique traditionnelle de l'histoire du pays. D'autre part, les études exégétiques contemporaines de l'Ancien Testament montrent de plus en plus que les textes ont été rédigés à une époque basse, principalement pendant et après l'exil à Babylone, c'est-à-dire à l'époque perse (VI^e et V^e siècle), voire même, pour certains, à une époque encore postérieure.

On savait depuis longtemps que les textes bibliques n'étaient pas des comptes rendus d'événements, mais on leur assignait des dates de rédaction beaucoup plus hautes, en tous cas à l'époque royale (à partir du X^e siècle). Aujourd'hui, peu d'études font état de la rédaction des textes avant l'exil à Babylone, au plus tôt à l'époque du roi Josias, à la fin du VII^e siècle.

Les dates tardives de rédaction n'empêchent pas de reconnaître l'antiquité d'une tradition précise, comme celles qui sont incluses dans les Livres de Samuel, mais on doit se rappeler que « ces traditions se trouvent désormais en dehors de leur contexte d'origine et qu'elles ont été insérées dans un contexte nouveau ».

L'auteur, ancien professeur à l'Université de Rome « La Sapienza », qui est la Faculté de théologie des Vaudois d'Italie, et à l'Institut pontifical biblique, aborde de manière classique les traditions sur la préhistoire du peuple d'Israël, les tradi-

tions patriarcales, celles concernant Moïse et l'installation en Canaan, les Juges, David et le règne de Salomon. Dans la seconde partie, il parcourt les vicissitudes des deux royaumes divisés, Israël et Juda, sans cesse en guerre, jusqu'à la catastrophe, d'abord la fin du royaume du Nord sous le coup des Assyriens, puis celle de Juda sous l'empire des Néo-Babyloniens, avec l'exil. Une dernière partie traite de l'histoire du peuple à l'époque perse, puis grecque, jusqu'à la domination romaine qui s'achève par la dernière révolte juive en 135 de notre ère.

On saura gré aux éditions Lessius de fournir à un large public une présentation à jour et « laïque » de cette histoire d'un peuple du Proche-Orient ancien, où judaïsme et christianisme, différemment, reconnaissent l'intervention du Seigneur. A. Soggin mentionne souvent l'opinion d'autres chercheurs, ce qui permet de forger son propre jugement ou tout au moins d'élargir son horizon de compréhension.

Une remarque plus personnelle : comment communiquer les résultats de cette importante recherche aux milieux de la catéchèse ? Il y a là une tâche éducative absolument nécessaire : d'une part, ne pas abandonner la transmission catéchétique aux milieux fondamentalistes ; d'autre part, ne pas réduire le contenu théologique des textes bibliques à une vision simpliste et globale de l'histoire « qui n'est pas vraie », sous prétexte qu'elle ne répond pas aux critères de l'histoire moderne.

Joseph Hug s.j.

J. Alberto Soggin

Histoire d'Israël et de Juda. Introduction à l'histoire d'Israël et de Juda, des origines à la révolte de Bar Kokhba
Lessius, Bruxelles
2004, 518 p.

 ■ Spiritualité

Richard Escudier
Charles de Foucauld

Frère pour tout homme

Parole et Silence, Paris 2005, 122 p.

Chacun connaît plus ou moins le parcours étonnant du fondateur de la Congrégation des petits Frères du Sacré-Cœur de Jésus : jeune lieutenant brillant, converti à l'approche de la trentaine, en 1886, assassiné trente ans plus tard, en plein désert...

La rencontre de l'abbé Huvelin, vicaire de la paroisse St-Augustin de Paris, va effectivement changer sa vie de militaire assez superficielle. Charles de Foucauld découvre alors dans la communion, l'amour insondable de Jésus de Nazareth, totalement présent dans le sacrement de l'eucharistie. Désormais il cherchera à rester en sa présence et à l'imiter le plus possible.

Le livre de Richard Escudier, curé de l'église où Charles de Foucauld a vécu sa conversion, nous plonge dans la correspondance parfois exaltée du jeune converti avec son Père spirituel. Ces échanges épistolaires, où il dit aussi son aridité spirituelle, ses hésitations face à la prêtrise, ses doutes, son désir d'imiter Jésus, forment la première partie du livre.

La seconde propose une longue suite de méditations, d'un mysticisme ardent, de Frère Charles en adoration devant le saint sacrement. « Devant le saint sacrement, écrit-il, on se sent si bien en présence de l'Être, alors que tout le créé paraît avec tant d'évidence toucher au néant. » S'il a placé l'eucharistie comme un absolu, il comprend peu à peu la valeur absolue de l'amour, à la suite du Christ, insistant sur l'amour des plus pauvres, auxquels il va consacrer toute sa vie, sur le partage total, sur la fraternité. « Donner, donner, partager tout avec les pauvres. Leur donner jusqu'à manquer de tout nous-mêmes, c'est notre propre bonheur. »

Ce recueil de correspondances et de méditations complète les nombreux ouvrages publiés sur le petit frère universel. Il permet d'entrer plus intimement dans le cheminement intérieur de ce cœur brûlant, dans cette âme assoiffée d'absolu.

Une lecture qui, interpellant nos servitudes, nous invite et nous encourage, de façon très radicale, à retrouver des valeurs essentielles de prière, d'adoration, de fraternité et de partage.

Yves Brun

Dom André Louf
La grâce peut davantage

L'accompagnement spirituel

Desclée de Brouwer, Paris 2005, 240 p.

Depuis quelques décennies, le nombre des personnes et des mouvements qui prétendent être en prise directe avec le Saint-Esprit ne cesse de croître. Face à cette effervescence un peu suspecte, d'autres, des jeunes clercs souvent, se rassurent en obéissant comme des robots aux règlements et autres rubriques. Les uns comme les autres manquent souvent de discernement. D'où l'urgence de cet art ancien et fort délicat qu'est l'accompagnement spirituel.

Si la tradition monastique, relayée plus tard par les maîtres spirituels, a élaboré tout un savoir-faire et proposé des règles très utiles pour discerner les divers mouvements qui agitent le cœur humain, on ne saurait aujourd'hui négliger l'apport de la psychologie des profondeurs. Fort de sa propre expérience, de sa connaissance de la tradition monastique et très au courant des sciences psychologiques, l'ancien abbé cistercien du Mont des Cats décrit d'aussi près que possible la relation d'accompagnement spirituel. Son objet, le dialogue accompagnateur/accompagné, la situation transférentielle, les parasites intérieurs que sont la culpabilité et le narcissisme, le désir de paternité ou de maternité spirituelle, le discernement de la volonté divine sont si remarquablement traités qu'on ne peut que saluer la réédition de ce classique.

Ce livre rendra les plus précieux services aux maîtres et maîtresses de novices, aux formateurs, à celles et ceux dont la vocation est d'aider d'autres à mieux progresser dans la connaissance d'eux-mêmes. Quant aux accompagnateurs autoproclamés, ils comprendront que cet art est trop subtil pour se réclamer de la seule garantie d'une piété mal éclairée.

Pierre Emonet

Jean-Pierre Bagot
Jésus, un homme... et puis ?
 Cerf, Paris 2005, 108 p.

« Pour vous, qui suis-je ? » Question posée par Jésus à ses disciples, question toujours présente. Des formules dogmatiques peuvent servir de réponses toutes faites à qui ne veut pas s'interroger vraiment. Chercher qui est Jésus, c'est se remettre soi-même en question, ébranler le sens de la vie de l'homme, du monde, de Dieu.

L'auteur se promène à travers le temps, les religions, les philosophies, la psychanalyse, à la recherche de qui est l'homme. Puis sa quête zigzague parmi les grands personnages bibliques qui se réfèrent à Dieu. Riches de ce cheminement, nous redécouvrons Jésus dans les Evangiles et sa liberté nous paraît lumineuse. Jésus est libre vis-à-vis de sa famille, des personnes, des femmes, des pouvoirs économiques, politiques, religieux, et même vis-à-vis de Dieu qu'il appelle « papa ». Reconnaître Jésus Fils de Dieu, c'est entrer dans le tourbillon de l'amour gratuit du Père, du Fils et de l'Esprit pour naître enfin...

Suzanne Bruchez

■ Théologie

Gustave Martelet
Teilhard de Chardin

Prophète d'un Christ toujours plus grand
 Lessius, Bruxelles 2005, 280 p.

Lorsque surgit « le prophète d'un Christ toujours plus grand » dans la pensée chrétienne du XX^e siècle, c'est pour refonder et rénover par la confrontation à la nouvelle intelligence de l'Univers ce que signifie véritablement l'incarnation d'un Christ toujours plus universel. Pour qui veut comprendre l'impact de la pensée du paléontologue jésuite et sa pertinence théologique au regard des connaissances scientifiques, ce livre apportera de précieux éclairages.

C'est essentiellement la christologie de Teilhard qui fait l'objet de l'étude de G. Martelet. Il l'expose en soulignant combien celle-ci répond aux exigences d'intelligence de la foi, dans un monde marqué par l'évolution. Il précise par ce biais la vision de l'homme et de Dieu. Signalant certaines insuffisances de cette pensée - ainsi de la question du mal -, il décrit dans un très beau chapitre sur « le roseau planétaire pensant » ce qui

fait le propre de l'homme dans le processus de l'Evolution. Il situe aussi l'originalité d'une théologie qui, loin d'être panthéiste, insiste sur la personnalisation de l'Amour au cœur de l'Univers, découvrant le mystère de Dieu dans ce que Teilhard nomme le Christique. Le mérite de ce livre est de montrer la progressive mise en place de la pensée de Teilhard, en rendant droit à sa cohérence interne et à sa pertinence par rapport aux questions de l'homme contemporain. Il est aussi d'articuler l'expérience mystique d'unité, que seul l'Amour créateur peut faire vivre, aux énergies naturelles qui traversent l'homme. Cet ouvrage est un guide précieux pour qui veut redécouvrir la pensée de Teilhard.

Luc Ruedin

Bernard Rordorf

Liberté de parole

Esquisses théologiques

Labor et Fides, Genève 2005, 244 p.

A l'occasion de la fin du mandat de Bernard Rordorf comme professeur de théologie systématique, la Faculté de Genève a publié un recueil des articles les plus représentatifs de son œuvre.

C'est par une lecture renouvelée de la Bible que s'ouvre cet ouvrage. Une lecture où la foi serait pleinement définie non par « un acte intellectuel d'assentiment » à un texte, mais par la confiance en la promesse de Dieu.

Le pasteur Rordorf nous fait prendre conscience de questions que l'on traite trop peu souvent, comme celle de notre attitude vis-à-vis du monde animal. Nos contemporains ont du mal à trouver une certaine mesure dans leur comportement avec les animaux : ou bien ils ont pour eux un excès de sollicitude, en particulier avec les animaux de compagnie, ou bien ils les traitent comme de simples éléments de l'industrie alimentaire ou de l'expérimentation médicale. Or Dieu n'a-t-il pas béni et les animaux et les humains après les avoir créés, est-il dit au début de la Genèse ? Toute bête ne partage-t-elle pas avec l'homme le privilège d'avoir reçu la vie ?

Autre question, et elle est parfois litigieuse entre réformés et catholiques : celle du rôle des saints. L'auteur reconnaît que l'histoire de l'Eglise est ponctuée de réformes mises en place par des saints et des théologiens

et que les vies des saints donnent force et courage dans notre vie chrétienne. Il confesse croire à la communion des saints, mais, selon lui, les saints doivent être pour nous des « exemples » et non des « modèles ». En effet, chaque croyant doit lui-même trouver son chemin, baliser sa route, être créatif dans son obéissance à l'Évangile.

Dans les derniers articles de son ouvrage, B. Rordorf traite du *Jugement dernier*. Jugement qui pourrait paraître redoutable. Cependant l'auteur montre qu'il est nécessaire et qu'il est même un bienfait et une expression de la grâce et de la bonté de Dieu à notre égard. Faire la vérité sur ses œuvres, avec un regard empreint de la miséricorde divine, n'est-ce pas une sorte de libération ? Cette suite d'articles très pertinents est l'œuvre non seulement d'un théologien averti, mais aussi d'un pasteur qui a eu à cœur de montrer toutes les facettes libératrices de notre christianisme.

Monique Desthieux

**Collectif sous la direction
d'Alberto Melloni et Christoph Theobald
*Vatican II***

Un avenir oublié

Bayard, Paris 2005, 314 p.

De stimulants héritiers et/ou participants au concile font le point sur l'après... après-concile, quarante ans après l'événement ! Que reste-t-il des idées lancées, des ouvertures pratiquées dans l'épaisseur catholique d'alors, de l'esprit, voire de l'Esprit, qui y souffla ? Une bonne compilation de réflexions personnelles et intellectuelles de valeur, dans un phrasé abordable et informatif tout autant que motivant, pour ne jamais oublier ce que fut Vatican II pour une institution comme l'Église catholique, mais, plus largement, pour le christianisme.

A nouveau, Küng côtoie Doré, Vischer ou Legrand, cette fois-ci sur les bancs de l'évaluation : trois parties un peu classiques (appréciation, cœur et suite du concile) mais dont le contenu franc et profond est au diapason des espoirs et des regrets de leurs auteurs.

En fait, l'intérêt de l'ouvrage vient de ce que sont jaugées à la lumière des textes du concile les implantations successives qui concrétisèrent l'*aggiornamento* initial. De plus, la perspicacité des auteurs ré-accentue les

crêtes de l'un ou l'autre document conciliaire dont la mémoire collective, il est vrai, ne se rappelle parfois que de certains passages rabâchés à l'envi... Le titre présage de plus de pessimisme que le contenu, proprement revigorant !

Thierry Schelling

■ **Témoignages**

**Geneviève de Gaulle Anthonioz
*Lettre à une amie***

Correspondance spirituelle

Parole et Silence, Paris 2005, 172 p.

L'auteur de ces lettres - qui sont vraiment très intimes sur le plan spirituel - s'est engagée dans la résistance durant la Guerre 39-45 et a été déportée à Ravensbrück, où elle s'est trouvée confrontée d'une manière terrible au mystère du mal. « Massacrées à coup de pioche, mordues par les chiens, jetées dans les immondices, considérées comme des *Stücke*, c'est-à-dire des morceaux », voilà ce que nous étions, dira-t-elle un jour. Elle qui, dans son adolescence, avait fait l'expérience de la miséricorde infinie de Dieu, va, entre ces deux pôles, se faire prophète de l'amour humilié et deviendra artisan et militante de ce qu'elle appelait « le combat contre l'injustice, pour les droits de l'homme ».

C'est à la suite du Père Joseph Wresinski qu'elle s'engage avec toute sa fougue et sa force dans le Quart Monde. Elle est soutenue dans sa quête ardente et mystique par son mari et différents religieux qu'elle côtoie régulièrement, dont l'abbé Journet à qui elle voue une admiration très vive.

Ses lettres sont déchirantes pour la plupart, témoignant d'une âme en proie à la sécheresse spirituelle, à des nuits obscures, à un sentiment de médiocrité et de petitesse. C'est là le mystère d'une âme ardente, assoiffée de Dieu et toujours confrontée à ses limites.

Marie-Luce Dayer

Consultez notre site
www.choisir.ch

Nicolle et Olivier Carré

Lune de miel amer

Albin Michel, Paris 2005, 248 p.

Dans son livre, *Préparer sa mort* (L'Atelier, 2001), Nicolle Carré fait part de son itinéraire personnel au moment où elle apprend qu'elle va bientôt mourir d'une leucémie foudroyante. Elle témoigne alors avec courage, grâce à ses connaissances de thérapeute et à sa foi chrétienne, de ce qui lui arrive et qu'elle parvient difficilement à comprendre et à assumer. La maladie qu'elle affronte concerne aussi son mari, incroyant et universitaire spécialisé dans les questions du Proche-Orient.

Dans le présent ouvrage, *Lune de miel amer*, une traversée de la maladie est entreprise à deux par un dialogue entre un homme et une femme qui s'aiment et que la proximité de la mort déstabilise. Au fil des pages, des questions fondamentales surgissent : l'accompagnement, le sens de la vie, les révoltes, la différence entre le lâcher-prise et la dépression, les demandes exprimées qui ne correspondent en rien aux attentes réelles, l'imagination qui peut être une alliée précieuse ou la pire des ennemies, etc. Deux chemins qui se font et se défont au rythme des diagnostics positifs, des rémissions et de l'annonce d'une fin de vie toute proche.

Ces échanges entre mari et femme font voir la fragilité de l'être humain, comme un soldat qui revient de la guerre et qui ne peut pas parler parce qu'il est marqué à tout jamais, mais aussi parce qu'on ne peut pas l'entendre. Dans sa lucidité et sa franchise, ce récit donnera aux médecins, et à ceux et celles qui croient pouvoir accompagner des malades, une profonde leçon d'humanité, d'humilité.

Louis Christiaens

Robert Masson

Montjoie

La clairière aux enfants

Parole et Silence, Paris 2005, 180 p.

En 1972, dans un petit village proche de Tours, Lucette et Jean Alingrin, à la suite d'une stérilité installée à cause d'une faute médicale, commencent une expérience familiale extraordinaire. Ils choisissent de prendre en charge des petits enfants, abandonnés à la naissance par leurs parents en raison d'un important handicap (trisomie).

C'est ainsi que ce couple a adopté à titre personnel 19 de ces « visages-soleil » et a accueilli, en transit, au sein de leur fondation portant le nom d'Emmanuel, plus de 1500 innocents, confiés ensuite à des familles d'accueil en vue d'adoption.

Ces pages pleines de joie, de souffrances, de deuils et d'engagements de toutes sortes font penser à ces prophètes d'hier (Vincent de Paul) et d'aujourd'hui (Jean Vanier), porteurs de tendresse, de courage et d'espérance évangélique. Si face à tant de chaleur humaine au quotidien, nous nous demandons ce qui permet à ces pionniers de tenir debout, la réponse nous est donnée tout au long de cet ouvrage, et en particulier à la page 133 où Lucette écrit : « Je ne vois pas comment nous tiendrions, si, dans la journée, nous n'avions pas ce temps de silence, de lecture, de méditation, de prière intérieure », auquel il convient de joindre un important réseau d'amis soutenant ce « miracle ».

À la fin de ce témoignage, l'auteur nous propose une (trop) brève réflexion sur la trisomie avec les choix éthiques que présente cet handicap avant ou après la naissance. Vaste débat, n'est-ce pas ?

Antoine Tejedor

Claire Faucon

Des yeux bleu amour

Lettres à ma fille différente

Fidélité, Namur 2005, 88 p.

« La vie n'est pas courte ou longue, elle est vide ou remplie d'amour. » C'est la conviction d'une mère de famille nombreuse qui a accompagné les sept courtes mais intenses années d'existence de sa fille Evelyne, polyhandicapée et atteinte d'une maladie neurovégétative. Claire Faucon, mère courage, raconte avec humanité et lucidité tous les petits événements de la vie de sa fille qui ont été porteurs de valeurs réellement transformatrices pour elle : jeux, fêtes, hospitalisation, nature, relations familiales et amicales, souffrances et fin de vie.

Le récit dit une réalité douloureuse, mais il dit surtout l'espérance et révèle une foi extraordinaire. L'irréversible détérioration de l'état de santé de l'enfant n'a pas empêché sa présence attentive aux autres. Il dit le regard d'amour de l'enfant sur eux au point de les « relever ».

Cette fillette, si gravement malade, était tout accueil et réceptivité. Evelyne a creusé dans la vie de son entourage un sillon d'étoiles. « Qui étais-tu parmi nous, Evelyne ? Plus qu'une attente, plus qu'un creux ? Alors que tu ne pouvais répondre à rien, n'exprimer ni désir, ni joie, ni soif, ni faim, ni chaud, ni froid, tu étais là parmi nous, avec nous, attente à l'état pur, creux à combler. Tes yeux bleus, déjà, voyaient l'invisible pour nous. » D'une écriture simple, voire naïve, ce petit livre plein d'espoir est à recommander aux parents qui traversent la douloureuse épreuve d'un enfant atteint de maladie incurable.

Yves Brun

■ Littérature

Sylvie Germain

Magnus

Albin Michel, Paris 2005, 275 p.

« Il ne lui reste aucun souvenir, sa mémoire est aussi vide qu'au jour de sa naissance. Des ombres néanmoins la parcourent parfois, venues il ne sait d'où. » Bouleversante traversée d'une destinée marquée par l'horreur du nazisme, ce roman, où se cherche dans les mensonges de l'histoire l'identité du héros, est fidèle à la force d'écriture de Sylvie Germain. Elle nous avait habitués aux sagas familiales traversant les ombres et lumières de ses personnages et des époques cruelles qui leur servaient de cadre. Elle nous ouvre avec ce récit à une autre aventure. Celle d'un homme accompagné de son ours d'enfance, Magnus, seul fil qui le rattache à son enfance perdue.

Au terme de son itinéraire de passions, Adam-Magnus va découvrir, grâce à un moine-ermite, combien les douleurs de la vie sont transfigurées par cette « très fugace étreinte qui vient de plus loin que tout ce qu'il connaît et qui lui est radicalement neuve - un rapt charnel et mental d'une délicatesse foudroyante. C'est la vie même qui l'étreint du dedans et qu'il enlace par tous ses sens, d'un seul mouvement ».

Au souffle de cette écriture empreinte de symboles, nous nous découvrons plus animés par la narration de cette vie, qui est tout sauf un long fleuve tranquille. A recommander à qui veut exister pleinement au cœur du tumulte chaotique de la vie.

Luc Ruedin

Hélène Küng

Un jour à ne pas manquer

Et autres contes de Noël

Labor et Fides, Genève 2005, 148 p.

Noël est de tout temps. « Dieu naît en tout temps en l'homme », disait Maître Eckhart. Ce pourrait être l'exergue de ce livre de contes de Noël, qui dépasse largement le temps de cette fête. Dieu continue à naître en toute âme, chaque jour, comme l'enfantement d'une Parole éternelle. Oui, c'est tous les jours que nous engendrons Dieu ou que nous lui ouvrons notre porte ; tous les jours que l'espèce humaine, « à la fois vulnérable et protégée, pitoyable et fière... une espèce dénudée, exposée, sans écailles ni griffes ni fourrure, ni même de plumes... », est confrontée à la violence, l'exil, la jungle et essaie d'en venir à bout. Foi de serpent, c'est incompréhensible ! Et pourtant, une étoile brille toujours quand la lumière lutte contre les ténèbres, la liberté contre les pouvoirs, l'intelligence contre la bêtise, l'espérance contre le fatalisme et la résignation qui transforment l'être humain en mouton de Panurge...

Hélène Küng, engagée dans les milieux de défense du droit d'asile, a trouvé le chemin des contes pour que vive toujours la lumière dans les impasses de la vie. Imagination et humour percent la carapace de l'absurde. Une merveilleuse recherche qui nous touche !

Marie-Thérèse Bouchardy

Chavaz Jean-Jacques, *De la cime à la racine*. De l'Aire, Vevey 2005, 206 p.

Chocholski Patrice, *Prier 15 jours avec Sœur Faustine*. Nouvelle Cité, Montrouge 2006, 120 p.

*****Col.**, *L'art de la Tradition. Journées d'études de l'Université de Fribourg*. Academic Press, Fribourg 2005, 276 p. [40147]

*****Col.**, *Le sens de l'homme. Au cœur de la bioéthique. Contribution au débat démocratique*. Saint-Augustin, St-Maurice 2006, 302 p. [40143]

*****Col.**, *Les plus beaux textes de la Bible*. Lethielleux, Paris 2006, 336 p. [40152]

*****Col.**, *Philosophische und spirituelle Perspektiven zur menschenwürdigen Arbeit*. ILO Publications, Genève 2005, 214 p. [40159]

*****Col.**, *Rechercher l'unité des chrétiens*. Nouvelle Cité, Montrouge 2006, 476 p. [40142]

Debray Régis, Geffré Claude, *Avec ou sans Dieu ? Le philosophe et le théologien*. Bayard, Paris 2006, 160 p.

Follo Francesco, *Prier 15 jours avec Jean-Paul II*. Nouvelle Cité, Montrouge 2006, 122 p.

Forte Bruno, *Petite introduction à la foi. Méditations sur le symbole des Apôtres*. Bayard, Paris 2006, 170 p.

Hebding Rémy, *Le protestantisme et la politique. Loi et dissidence*. Labor et Fides, Genève 2006, 144 p.

Honoré Jean, *La grâce d'être né*. Presses de la Renaissance, Paris 2006, 474 p.

Ingold Erwin, *Petits exercices de méditation. Une approche d'Anthony de Mello*. Jouvence, Genève-Bernex 2006, 120 p.

Kelen Jacqueline, *Du sommeil et autres joies déraisonnables*. Albin Michel, Paris 2006, 164 p.

Longchamp Albert, *Petite vie d'Ignace de Loyola*. Réédition, Desclée De Brouwer, Paris 2006, 128 p.

Lubac Henri de, *Mémoire sur l'occasion de mes écrits*. Cerf, Paris 2006, 506 p.

Maillot Alphonse, *Ces miracles qui nous dérangent. Pour ne pas se tromper de signe. (Réédition)* Du Moulin, Poliez-le-Grand 2006, 94 p.

Manns Frédéric, *Les racines juives du christianisme*. Presses de la Renaissance, Paris 2006, 312 p.

Marchadour Alain, Neuhaus David, *La terre, la Bible et l'histoire. « Vers le pays que je te ferai voir... »*. Bayard, Paris 2006, 238 p.

Pelletier Anne-Marie, *Le signe de la femme*. Cerf, Paris 2006, 250 p.

Rivière Benoît, *Prier 15 jours avec le Père Joseph-Marie Perrin*. Nouvelle Cité, Montrouge 2005, 122 p.

Rorty Richard, Vattimo Gianni, *L'avenir de la religion. Solidarité, charité, ironie*. Bayard, Paris 2006, 138 p.

Stasiuk Andrzej, *L'Hiver*. Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 88 p.

Vergely Bertrand, *Le silence de Dieu face aux malheurs du monde*. Presses de la Renaissance, Paris 2006, 288 p.

Weibel Luc, Nerfin Henri, *Croire à Genève. La Salle de la Réformation (XIX^e-XX^e siècle)*. Labor et Fides, Genève 2006, 212 p.

Werly Richard, *Tsunami. La vérité humanitaire*. Jubilé, Paris 2005, 272 p.

Youzéfovitch Léonid, *Une maison de rendez-vous. Une enquête d'Ivan D. Poutiline*. Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 300 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au **CEDOFOR**,
le Centre de documentation et
de formation religieuses
18, rue Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ 022 827 46 78

Horaires d'ouverture :

le lundi, de 14h à 17h,
du mardi au jeudi, de 9h à 12h
et de 14h à 17h
et le vendredi, de 9h à 12h.

www.cedofor.ch

Mozart, à la vie, à la mort

1^{er} janvier

Mozart, hélas. Nous voilà donc entrés dans une « année Mozart ». Grâce au système décimal, et parce que ce 27 janvier marque le 250^e anniversaire de la naissance de Joannes Chrysostomus Wolfgangus Theophilus (Amadé) Mozart à Salzbourg, les gens sont impérativement priés d'aimer le grand compositeur allemand (rappelons en passant que la principauté épiscopale de Salzbourg ne faisait pas encore partie de l'Autriche du temps de Mozart). A moins que l'on préfère fêter les 400 ans de la naissance de Rembrandt ou les 150 ans de celle de Sigmund Freud.

Ces commémorations sont-elles utiles ? Dans le cas d'un compositeur aussi célèbre que Mozart, j'ai des doutes. Car y a-t-il un opuscule, une esquisse d'œuvre de Mozart qui n'aurait pas encore fait l'objet d'une édition scientifique ou d'un CD annoncé à grand renfort de publicité ? Et puis, cette commémoration fera-t-elle vraiment connaître sa musique parmi ceux qui ne s'y intéressent pas encore ? Le grand chef d'orchestre Nikolaus Harnoncourt a dressé récemment un constat pessimiste : les jeunes dans leur grande majorité ne savent plus chanter. Et une petite minorité seulement joue encore d'un instrument. Dès lors, comment pourraient-ils apprécier la musique de Mozart ?

Et pourtant, sa musique est partout. La sonnerie de mon portable se révèle être une imitation rudimentaire de l'air de l'oiseleur de la « Flûte enchantée » ; dans les ascenseurs des supermarchés, on nous sert une soupe sonore dans laquelle nagent des bribes de Mozart comme des baches de Jacques Brel. Il semble que les vaches donnent plus de lait quand on leur fait écouter la « Kleine Nachtmusik ». Peut-être est-il plus facile de traire les consommateurs quand on leur met le « Dies irae » du « Requiem » ?

Alors, l'année Mozart, à quoi sert-elle ? Je ne peux me défaire de l'impression qu'elle favorise avant tout le tourisme à Salzbourg, la vente de Mozartkugeln et l'industrie du disque. Les grands labels de musique classique souffrent. Après s'être refait une beauté avec l'apparition du CD, ils sont confrontés au piratage et à la lassitude du public. Pour des raisons difficiles à cerner, le goût du grand public mélomane s'est arrêté au début du XX^e siècle. Alors que dans les arts visuels, les peintres cubistes et Kandinsky font figure de classiques et que les touristes se précipitent aux expositions de peintres modernes comme Rothko ou Bacon, les directeurs de salles de musique réfléchissent à trois fois avant de programmer une œuvre de Schoenberg ou de Berg.

Un temps, on a amusé les auditeurs de musique classique avec des interprétations dites historiques. On a sorti des instruments d'époque, rapetissé les effectifs des orchestres et des chœurs, ac-

célébré ou ralenti à l'extrême les tempi, popularisé les voix de haute-contre, etc. Aujourd'hui, ces innovations ne surprennent plus personne. Alors, une commémoration tombe à pic. On va vous servir du Mozart ! Et les écrivains malins de s'y mettre aussi : une flopée de livres plus ou moins valables, du genre « Ma vie avec Mozart », viennent d'arriver sur le marché. Heureusement, nous ne sommes pas obligés de les lire. Le meilleur de Mozart, c'est encore Mozart lui-même : sa musique sublime.

6 janvier

Le Parti pris de l'Eglise. Entre le PDC (Parti démocrate-chrétien) et la Conférence des évêques, c'est la bisbille. Vexé par l'opposition des milieux chrétiens à l'ouverture des magasins le dimanche et cherchant à désamorcer leur opposition à la nouvelle loi fédérale sur l'asile, le PDC voulait rencontrer les Eglises catholique et réformée. Or la Conférence des évêques tient à rencontrer le PDC en bilatérale. Du coup, la rencontre est renvoyée.

Le PDC, issu du vieux parti catholique-conservateur, s'est émancipé de l'Eglise. Dans les années '60, il a remplacé le « catholique » dans son sigle par « chrétien », espérant ainsi sortir du ghetto ultramontain. Or la tentative du PDC de devenir - comme la CDU allemande - un grand parti de centre-droite non-confessionnel a échoué : sa base de recrutement reste largement liée aux strates catholiques. Mais la prise de distance par rapport à l'Eglise est bien réelle.

La bisbille actuelle est finalement bon signe. Elle montre que des deux côtés on a retrouvé une liberté. L'Eglise a le droit, non, l'obligation, de défendre haut et fort les valeurs chrétiennes. Un parti se disant d'inspiration chrétienne doit dire comment ces valeurs doivent se traduire dans la quotidienneté de la politique qui est, ma foi, faite aussi de

compromis et de Realpolitik. A trop se rapprocher, les deux acteurs perdraient une partie de leur crédibilité.

15 janvier

Suisse, Mecque de la mort douce. L'organisation Exit est admise à l'hôpital universitaire du canton de Vaud à Lausanne ; la chaîne anglaise « BBC » filme un citoyen britannique décidé à aller mourir en Suisse à cause de la permissivité de notre législation en matière d'euthanasie. Faut-il se réjouir de ce « progressisme » ? A une Suisse où il fait bon mourir, je préférerais un pays où il fait bon vivre. (Pour égayer le propos, une boutade d'Einstein. Le grand physicien aurait voulu mourir en Suisse « parce que tout se fait ici avec dix ans de retard. » Cela au-moins est un argument valable.)

25 janvier

L'encyclique, enfin. La première encyclique de Benoît XVI sort sous le titre « Deus caritas est ». N'ayez crainte : je me garde bien de faire ici, dans une revue animée par d'éminents jésuites, l'exégèse et le commentaire d'une encyclique papale. Je me réjouis, simplement, qu'elle porte sur l'Amour, donc sur la vie. Certes, que Dieu soit avant tout Amour, nous l'avons appris dès notre première enfance, et nous le répétons à chaque eucharistie. Mais il y a des vérités fondamentales qu'on n'entend jamais assez en ces temps de violence.

Christophe Büchi
journaliste





pour une spiritualité enracinée

Notre-Dame de la Route

Extrait de notre programme

L'Eucharistie au coeur de l'Evangile de Jean

Les premiers évangélistes rapportent les gestes, les paroles de Jésus. Venant le dernier, Jean a voulu nous dire son cœur qui n'est autre que l'Eucharistie.

17 - 22 juillet 2006

Jean Raison sj

Henri Boulad sj à NDR

Idoles d'aujourd'hui

Il y a dans le cœur de l'homme un vide à combler. Tant que l'être humain n'a pas été jusqu'au bout de l'expérience pour découvrir que seul Dieu est capable de remplir cet abîme, l'essentiel de sa vocation manquera.

8 mai 2006 (9h-17h)

Ouvrir les yeux

Ouvrons les yeux pour ne pas céder au simplisme, aux amalgames, aux modes. Notre monde est complexe et réclame une analyse.

8 mai 2006 (20h-21h30)

Retraite individuellement guidée

Un temps de solitude où chacun(e) peut reprendre sa vie sous le regard de Dieu et favoriser un dialogue personnel avec le Seigneur.

8 - 15 juillet 2006

Beat Altenbach sj, Pierre Guérig sj

6 - 13 août 2006 ~ Pierre Guérig sj

13 - 19 août ou **7 - 14 sept. 2006**

Bruno Fuglistaller sj

26 août - 1 sept. 2006

Christoph Albrecht sj

Avance en eau profonde ! ***retraite ignatienne***

Evoluer dans la liberté par rapport à soi-même est le chemin de la maturité spirituelle. Nous nous mettrons en route pour accueillir cette liberté et grandir dans la force de Dieu.

13 - 19 août 2006

Louis Christiaens sj et une équipe

Tirer parti du passé et retrouver le souffle de l'Espérance

retraite ignatienne

A partir de réflexions de nos contemporains qui nous ouvrent un chemin d'espérance.

27 août - 2 sept. 2006

Alain Guyot sj

Sessions bibliques

C'est apocalyptique ! Dans le langage biblique cette expression signale l'espérance et l'émerveillement devant la présence de Celui par qui tout est possible !

2 - 7 avril 2006

« Tout est permis... mais tout ne construit pas ! » Les « inter-dits » de Dieu sont toujours des appels à la relation, jamais à la fermeture.

18 - 23 juin 2006

Jean-Bernard Livio sj



Exercices Spirituels de 30 jours

La pédagogie des Trente Jours permet de mieux saisir la volonté de Dieu sur soi et de retrouver la liberté et le courage de faire un pas de plus.

30 juin - 30 juillet 2006

Bruno Fuglistaller sj